

Cultiver mon jardin: transcendance et reciprocité
dans *Les Mandarins* par Simone de Beauvoir

by

Angela Valentina Trunzo

A Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
The University of Manitoba
in partial fulfilment of the requirements of the degree of

MASTER OF ARTS

Department of French, Spanish and Italian

University of Manitoba

Winnipeg, Manitoba, Canada

Copyright © 2009 by Angela Valentina Trunzo

THE UNIVERSITY OF MANITOBA
FACULTY OF GRADUATE STUDIES

COPYRIGHT PERMISSION

**Cultiver mon jardin: transcendance et reciprocité
dans *Les Mandarins* par Simone de Beauvoir**

By

Angela Valentina Trunzo

A Thesis/Practicum submitted to the Faculty of Graduate Studies of The University of
Manitoba in partial fulfillment of the requirement of the degree
Of

Master of Arts

Angela Valentina Trunzo©2009

Permission has been granted to the University of Manitoba Libraries to lend a copy of this thesis/practicum, to Library and Archives Canada (LAC) to lend a copy of this thesis/practicum, and to LAC's agent (UMI/ProQuest) to microfilm, sell copies and to publish an abstract of this thesis/practicum.

This reproduction or copy of this thesis has been made available by authority of the copyright owner solely for the purpose of private study and research, and may only be reproduced and copied as permitted by copyright laws or with express written authorization from the copyright owner.

ABRÉGÉ

La philosophie est inséparable de la littérature dans l'œuvre de Simone de Beauvoir. Le but de cette thèse est d'examiner les personnages du roman le plus célèbre de Beauvoir, *Les Mandarins* (1954) en utilisant comme base théorique les premiers textes philosophiques de Beauvoir, *Pyrrhus et Cinéas* (1944) et *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947). Beauvoir établit une hiérarchie de types catégorisés selon leur attitude envers la transcendance et la réciprocité, les deux conditions nécessaires à l'authenticité d'après Beauvoir : le sous-homme, l'homme sérieux, le nihiliste, l'aventurier, l'homme passionné et l'artiste ou l'écrivain. Dans le premier chapitre, j'étudie les cinq protagonistes les plus importants dans la vie d'Anne Dubreuil, narratrice de la moitié du roman, à la lumière des six catégories d'authenticité : son amant, Lewis Brogan, son mari, Robert Dubreuil, son ami, Henri Perron, sa fille Nadine Dubreuilh et son amie Paule Mareuil. Dans le deuxième chapitre, j'analyse ce qu'Anne dit de ces mêmes personnages et ce qu'elle révèle ainsi d'elle-même. Dans la conclusion, je démontre qu'Anne est le personnage le plus authentique du roman, même si elle est tentée par le suicide, et qu'elle vit l'ambiguïté dans toute sa complexité. Le roman n'est pas une simple illustration de concepts philosophiques : dans *Les Mandarins*, la philosophie éclaire les personnages, mais ceux-ci lui échappent toujours, comme Beauvoir le dit dans « Littérature et métaphysique ».

ACKNOWLEDGEMENTS

There are many people who have supported me throughout this year. I would like to express my sincerest thanks to Dr. Louise Renée for her amazing support and dedication.

Thank you Louise for believing in this project just as much as I did.

I would like to thank the committee members Dr. Alan MacDonell and Dr. Margaret Ogrodnick for being a part of my thesis defense committee and for their suggestions.

My sincerest thanks to my parents, Concetta and Pasquale. Mamma e Papà, thank you for supporting me through this time and continuing to believe in me. I cannot express how much you have helped in my journey to becoming what I am today. To my brother Marco, thank you for understanding and supporting me.

TABLE DES MATIÈRES

ABRÉGÉ.....	ii
ABREVIATIONS.....	v
INTRODUCTION.....	1-5
CHAPITRE I :	
<i>De la fleur de lotus au roseau pensant : l'échelle de l'authenticité.....</i>	<i>6-47</i>
CHAPITRE II :	
<i>Récolter ce qu'on a semé' : Anne et son prochain.....</i>	<i>48-77</i>
CONCLUSION.....	78-81
OEUVRES CONSULTÉES.....	82-86

ABBREVIATIONS

DSII	<i>Le Deuxième Sexe, vol 1</i>
FA	<i>La Force de l'âge</i>
FCI	<i>Force des choses I</i>
LM	<i>Littérature et Métaphysique</i>
PMA	<i>Pour une morale de l'ambiguïté</i>
PC	<i>Pyrrhus et Cinéas</i>
MI	<i>Les Mandarins, vol 1</i>
MII	<i>Les Mandarins, vol 2</i>

INTRODUCTION

Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, publié en 1947, Simone de Beauvoir écrit : « C'est toujours *mon* jardin que je cultiverai, m'y voilà enfermé jusqu'à la mort puisque ce jardin devient mien du moment que je le cultive » (PC 213). Les plantes qui poussent dans mon jardin ont besoin de mes soins : je dois les arroser et les désherber, et quand le froid les menace, j'ai besoin de protéger celles qui sont sensibles au froid. Beauvoir affirme que du moment où je cultive un jardin, il est toujours 'mien' : « Le tableau que peint Van Gogh est une création neuve et libre ; mais c'est toujours un Van Gogh ; s'il prétendait peindre un Gauguin, il ne ferait qu'une imitation de Gauguin par Van Gogh. Et c'est pourquoi le conseil de Candide est superflu » (PC 213). En d'autres termes, il ne s'agit pas d'acheter du terrain et de s'en déclarer propriétaire, mais plutôt de considérer 'sien' le projet sur lequel on *travaille*. La *possession* se transforme en une *action* qui établit des liens avec le monde et avec les autres.

Beauvoir donne l'exemple d'un enfant qui pleure sur la mort d'un bébé, mais où les parents ne comprennent pas l'émotion de leur enfant : « Le fils de sa concierge était mort ; ses parents l'ont laissé pleurer, et puis ils se sont agacés. 'Après tout ce petit garçon n'était pas ton frère' » (PC 207).¹ L'action de pleurer sur autrui fait de lui notre prochain, comme Beauvoir l'explique dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : « Chacun est lié à tous ; mais c'est précisément là l'ambiguïté de sa condition : dans son dépassement vers les autres, chacun existe absolument comme pour soi ; chacun est intéressé à la libération de tous, mais en tant qu'existence séparée, engagée dans ses

¹ Cet exemple est tiré de la vie personnelle de Beauvoir : « Louise perdit son enfant. Je sanglotai pendant des heures : c'était la première fois que je voyais face à face le malheur » (MJFR 183).

projets singuliers » (PMA 139-140). L'exemple du bon Samaritain démontre aussi qu'une personne n'est pas mon *prochain* grâce à sa proximité géographique : plutôt, il *devient* mon prochain dès que je choisis de faire quelque chose pour lui.

Dès le début de *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir établit un rapport étroit entre la transcendance et la réciprocité,² les deux conditions de l'authenticité. C'est à travers la littérature qu'elle explore ces idées. Elle est convaincue qu'« un des rôles essentiels de la littérature [est de] manifester des vérités ambiguës, séparées, contradictoires, qu'aucun moment ne totalise ni hors de moi, ni en moi ; en certains cas on ne réussit à les rassembler qu'en les inscrivant dans l'unité d'un objet imaginaire » (FCI 360). Selon Beauvoir, un bon roman raconte des histoires individuelles sans pour autant s'en tenir à elles. Elle explique :

[Le roman] doit au contraire essayer, à partir de la singularité qui est forcément à la base de la création, de retrouver l'universalité d'une situation ; donc aucun personnage, aucun épisode ne doit être simplement anecdotique ; il faut refondre, re-crée : c'est cela le travail du romancier ; il part d'expériences concrètes, singulières, divisées, éparpillées, pour re-crée un monde imaginaire où se dévoile un sens (Francis et Gontier 445).

Des commentateurs aussi respectés que Terry Keefe, Jane Heath, Carol Ascher, Sonia Kruks et Karen Vintges ont tous remarqué que *Les Mandarins* n'était pas selon Beauvoir un roman à thèse : c'est plutôt l'expérience de l'existence que Beauvoir veut démontrer dans son oeuvre. Elizabeth Fallaize dit : « Henri's novel is clearly a mirror image of Beauvoir's intentions for *The Mandarins* itself : 'a story of today in which the readers would find their own worries, their own problems' » (98). Pour sa part, Eleanor

² Je définis ces termes dans le chapitre suivant.

Holveck écrit : « *The Mandarins* is Beauvoir's version of *littérature engagée*. Political essays are necessary, but so is fiction. Truth must be made incarnate in one's own body ; a recognition of the Other must take place on the level of flesh » (Holveck 143). Sur son choix d'écrire *Les Mandarins*, Beauvoir écrit : « [...] une expérience, ce n'est pas une série de faits et je n'envisageai pas de composer une chronique. [...] Seul un roman pouvait à mes yeux dégager les multiples et tournoyantes significations de ce monde changé dans lequel je m'étais réveillée » (FCI 360). Ainsi, le roman 'métaphysique' est inséparable de la philosophie, mais il ne se réduit jamais à des concepts figés. La philosophie approfondit le roman, mais le roman fait vivre la philosophie.

Il est donc parfaitement légitime – et même nécessaire – d'étudier les romans de Beauvoir à la lumière de sa philosophie. J'ai choisi d'étudier le rôle de la transcendance et de la réciprocité dans la vie d'Anne Dubreuilh des *Mandarins*, le roman le plus célèbre de Beauvoir, en utilisant comme base théorique ses deux premiers textes philosophiques, *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947) et *Pyrrhus et Cinéas* (1944). Récipiendaire du prix Goncourt en 1954, *Les Mandarins* a surtout été analysé du point de vue politique et moral. Elizabeth Fallaize, par exemple, parle de l'engagement politique qui est remis en question dans le roman, surtout par Henri et Robert. Elle affirme que c'est un roman de "préférence" où toutes les décisions sont prises par rapport à l'idée du choix. L'intérêt et la valeur des *Mandarins*, selon Jane Heath, c'est que le roman explore les dilemmes des intellectuels et établit le rapport étroit entre le privé et le public. Selon Carol Ascher, *Les Mandarins* est une tentative de promouvoir la moralité révolutionnaire. Maurice Chavardès écrit : « *The Mandarins* is representative of the epoch, probably the best book of the year » (Scholz & Mussett 20). Selon Karen Vintges : « *The Mandarins* is also often

considered a key novel » (Vintges 84). Quant à Ursula Tidd, « A fundamental and complex problematic in Simone de Beauvoir's *The Mandarins* is the political and ethical implications of truth-telling, the intellectual's role in truth-production and his or her responsibility to history and to the Other » (Scholz & Mussett 87).

Jusqu'ici, je n'ai trouvé qu'un seul livre qui parle exclusivement des *Mandarins* et qui utilise *Pour une morale de l'ambiguïté* et *Pyrrhus et Cinéas* comme base théorique : *The Contradictions of Freedom : Philosophical Essays on Simone de Beauvoir's 'The Mandarins'*, (2005) édité par Sally J. Scholz et Shannon M. Mussett. Ce recueil d'articles profonds et perspicaces se penche sur la philosophie telle qu'elle est illustrée par *Les Mandarins*. Or, mon but est de faire l'inverse : étudier la littérature à l'aide de la philosophie, et en particulier, analyser le personnage d'Anne Dubrueilh et son attitude envers la transcendance et la réciprocité.

Pour vraiment comprendre le personnage d'Anne, on a besoin de regarder ses relations avec les autres personnages. Les critiques montrent Anne comme la "gardienne de la mémoire" (Seigner 27), "l'amoureuse" (Gagnon 108), et la femme "romantic and absolutist" (Fallaize 106). On a tenté d'expliquer le mystère de ce personnage complexe, mais à mon avis, aucune étude sur Anne n'est tout à fait satisfaisante. Dans cette thèse, j'examinerai Anne à la lumière des premiers textes philosophiques de Beauvoir dans l'espoir d'élucider son mystère – du moins en partie. Dans le premier chapitre, j'analyserai les personnages principaux dans la vie d'Anne à la lumière de *Pour une morale de l'ambiguïté* et *Pyrrhus et Cinéas*. Dans le deuxième chapitre, j'examinerai ce qu'Anne dit de ces mêmes personnages afin de voir ce qu'elle révèle ainsi d'elle-même.

En conclusion, je démontrerai qu'Anne est le personnage le plus authentique du roman, même si elle est tentée par le suicide.

CHAPITRE I

*De la fleur de lotus au roseau pensant : l'échelle de l'authenticité*³

Dans *Pyrrhus et Cinéas* Beauvoir développe deux thèmes qui constituent les deux parties du texte : l'individu et le monde. Ensuite, elle approfondit ces mêmes thèmes dans *Pour une morale de l'ambiguïté*. Tout commence pour Beauvoir par une discussion entre Pyrrhus et Cinéas. Pyrrhus représente la nécessité d'agir, tandis que Cinéas représente la valeur de la réflexion, c'est-à-dire le besoin de justifier tout ce qu'on fait. Dans *Pyrrhus et Cinéas*, Beauvoir commence par établir ses idées sur l'action et l'ataraxie. Kristana Arp résume : « In the first part Beauvoir examines a number of answers that have been given to the question : what gives meaning to human life? [...]. In the second part [...] she analyzes the individual's relation to other people [...]. Beauvoir is beginning to explore the ways humans fail to live up to the demands of their freedom –the ways that they fail to achieve moral freedom » (Arp, 2001 24). Dans *Pyrrhus et Cinéas*, Beauvoir démontre les conditions d'une vie authentique, soulignant en particulier les rapports entre l'individu et l'ambiguïté ainsi que sa relation avec la liberté et le monde.

Selon Simone de Beauvoir, la transcendance est « un perpétuel dépassement » de ce qu'on est (PC 226). Elle explique : « Une vie ne se justifie que si son effort pour perpétuer est intégré dans son dépassement et si ce dépassement n'a pas d'autres limites que celles que le sujet s'assigne lui-même » (PMA 104). En d'autres termes, le libre choix de valeurs qui n'entravent pas la liberté d'autrui constitue une vie authentique. Pour

³ Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir critique l'ataraxie des bouddhistes, symbolisée par la fleur de lotus, et elle célèbre la volonté du roseau pensant de Pascal : « Reprenant à son compte la révolte de Pascal contre le malin génie, l'orgueil du roseau pensant en face de l'univers qui l'écrase, [la morale] affirme que malgré ses limites, à travers elle, il appartient à chacun de réaliser son existence comme un absolu » (PMA 197).

obtenir la transcendance, Beauvoir préconise trois conditions centrales : le choix libre, l'action et la réciprocité. Mais elle ajoute qu'il faut y avoir un dépassement continu pour que notre transcendance ne retombe pas dans l'immanence. Pour être authentique, il faut d'abord prendre conscience de notre liberté et ensuite, en assumer la responsabilité. Enfin, il s'agit de décider de s'engager ou non dans le monde. Chaque individu a la responsabilité de se transcender constamment, sans jamais se reposer dans la certitude ou la facilité : « Chaque homme décide de la place qu'il occupe dans le monde ; mais il faut qu'il en occupe une, il ne peut jamais s'en retirer » (PC 225). Mais la responsabilité inclut aussi l'autre : « [il faut] se prolonger par la liberté d'autrui ; il faut donc en tout cas respecter la liberté des autres hommes et les aider à se libérer » (PMA 77). Pour Beauvoir, l'être n'est pas une chose, mais un « projet de moi vers l'autre, une transcendance », et ma subjectivité est « mouvement vers l'autre » (PMA 210).

Par 'projet', Beauvoir veut préciser ce qu'elle veut dire par *vouloir* la liberté, car si on *naît* libre, comment peut-on *désirer* la liberté? « Se vouloir libre, c'est effectuer le passage de la nature à la moralité en fondant sur le jaillissement originel de notre existence une liberté authentique » (PMA 33). On peut donc choisir de vivre comme si on n'était *pas* libre, ce qui constitue une vie inauthentique. Le choix moral, c'est de se transcender constamment en choisissant des *projets* : « L'homme a à être son être ; à chaque instant il cherche à se faire être, et cela c'est le projet [...] Il chasse, il pêche, il façonne des instruments, il écrit des livres : ce ne sont pas là divertissements, des fuites, mais un mouvement vers l'être ; l'homme fait pour être [...] c'est dans l'objet fini qu'il fonde que l'homme trouvera un reflet figé de sa transcendance » (PMA 257). Le projet doit être défini, il doit devenir notre absolu temporaire tout en étant *posé* comme absolu :

« Tout arrêt est impossible puisque la transcendance est un perpétuel dépassement » (PC 228). Les projets personnels de l'individu doivent constituer un point de départ pour autrui, autrement dit, je fais un choix libre de mon projet que quelqu'un d'autre va transcender à son tour.

Poursuivant mes projets, les autres jouent donc un rôle essentiel dans ma transcendance. « On n'est le prochain de personne, on fait d'autrui un prochain en se faisant son prochain par un acte » (PC 211). C'est-à-dire qu'on a la responsabilité de faire d'autrui notre projet aussi puisque pour se transcender, on a besoin de ce dépassement continu de la vie, alors « chaque nouveau dépassement me donne à nouveau la chose dépassée » (PC 211). Notre existence est si liée à celle d'autrui que « si je n'étais moi-même qu'une chose rien en effet ne me concernerait ; si je me referme sur moi, l'autre est aussi fermé pour moi » (PC 208). Sonia Kruks explique :

She argues that to enjoy effective freedom we must overcome our separation from others ; we must both recognize and be recognized by them. [...] Without reciprocal human recognition our lives lack the means to overcome our individual finitude. For it is only when others take up and prolong our projects that the import of our actions may travel beyond us. Thus, through reciprocal actions of 'generosity', we must seek to move beyond the conflictual relations of self and other. (Kruks, 2005 71).

Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir établit une sorte d'échelle où l'existence humaine se mesure par rapport à l'authenticité. L'être moral va donc se dépasser continuellement tout en intégrant l'autre dans ses projets puisque « chacun est lié à tous » (PMA 93). C'est ainsi que l'intersubjectivité et la réciprocité sont toujours

liées à la transcendance individuelle. Beauvoir insiste sur l'idée de « la liaison de chaque homme avec tous les autres » (PMA 89). Elle reprend constamment ce principe, comme s'il fallait le dire de plusieurs façons pour qu'on le comprenne : « Aucune existence ne peut s'accomplir valablement si elle se limite à elle-même ; elle fait appel à l'existence d'autrui » (PMA 86).

Afin de rendre ces principes plus concrets, Beauvoir établit une hiérarchie basée sur la transcendance et la réciprocité. Plus un individu assume sa subjectivité tout en intégrant autrui, plus il est authentique. Beauvoir désigne six catégories d'existence⁴ : le sous-homme, l'homme sérieux, le nihiliste, l'aventurier, l'homme passionné, le créateur (artiste ou écrivain). Chaque catégorie met l'être sur la voie d'une existence authentique, mais il y a quelque chose qui entrave son progrès. Au bas de l'échelle, le sous-homme n'a pas de projets et il vit dans l'ataraxie totale, ne faisant rien et n'ayant pas de rapports avec autrui. Le deuxième type, l'homme sérieux, est un peu plus avancé que le sous-homme parce qu'il a un projet, mais ce projet devient une cause dans laquelle il se perd ; de plus, les autres n'existent que dans leur rapport avec la cause. Le troisième type est le nihiliste : comme le sous-homme, il est profondément défaitiste. Il n'a plus de projet parce qu'il a été déçu par la cause qu'il servait ; les autres ne sont plus rien pour lui, et il peut facilement devenir un oppresseur. Il ne sent rien sauf un profond sentiment de défaitisme. Dans la quatrième catégorie, l'aventurier veut agir pour agir : son projet est arbitraire et détaché de sa subjectivité, et les autres n'existent pas pour lui. Le cinquième type, l'homme passionné, a le mérite d'assumer complètement le dévoilement de sens, « mais s'il refuse avec mauvaise foi de reconnaître que cette subjectivité se transcende

⁴ Un résumé plus complet de chaque catégorie sera fourni dans l'analyse individuelle des personnages. Voir aussi Kristana Arp, *The Bonds of Freedom*, p. 56 - 64.

nécessairement vers autrui, il s'enfermera dans une fausse indépendance qui sera en vérité une servitude » (PMA 81). En haut de l'échelle se trouvent les artistes et les écrivains qui « s'efforcent de surmonter l'existence ; ils tentent de la réaliser comme un absolu » (PMA 87). S'ils évitent le piège de l'égo, ils utiliseront positivement leur liberté à travers un contenu qui fondera sa valeur. Ainsi, l'authenticité comprend le choix moral d'assumer sa liberté tout en comprenant « la liaison de chaque homme avec tous les autres » (PMA 89) – la transcendance *et* la réciprocité.

Kristana Arp résume bien le thème central de *Pour une morale de l'ambiguïté* : « In order to be genuinely free a person needs to interact with others who are working to develop genuine freedom » (Arp, 2001 47). De son côté, Shannon Mussett analyse les idées centrales des deux premiers textes philosophiques de Beauvoir, en particulier le thème de la liberté : « What Beauvoir begins in *Pyrrhus et Cinéas* she brings to fruition in *The Ethics of Ambiguity* – namely, the idea that the only absolute that we should set up as a goal is freedom. Freedom alone is the 'universal, absolute end' » (Scholz & Mussett 141). Mais même dans le livre entièrement consacré aux *Mandarins*, il n'y a qu'un paragraphe qui analyse les personnages à la lumière des six catégories dressées dans *Pour une morale de l'ambiguïté*. Ce paragraphe est dans l'article de Karen Vintges intitulé « The Return of Commitment : Simone de Beauvoir's *The Mandarins* Revisted » :

Les Mandarins follows up on the main theme of *The Ethics of Ambiguity*. There are also a number of attitudes that Beauvoir distinguished in this essay that are present in the novel as lived positions. In the character of the communist Lachaume, we see the serious man, who believes in absolute values. Anne and Dubreuilh's daughter, Nadine, tries to be the nihilist. Then there is Vincent the

adventurer, who, like Nadine, shows contempt for the lives of others. Henri's mistress, Paule, is the manical-passionate person who is not prepared to let go of Henri because she is the only one who really recognizes his superior quality. The psychiatrist Anne and the writer Henri, the two narrators who tell the story in alternating sections, are the ones who explicitly struggle to assume the ethical-political way of life : Anne struggles with the passionate attitude, Henri with the aesthetic one (Scholz & Mussett 111).

Il faudrait regarder les personnages principaux plus en profondeur puisque cette piste semble très prometteuse : ces catégories sont-elles valables et peuvent-elle mieux dévoiler les personnages, et en particulier leur attitude envers la liberté et la place des autres dans leur vie ?

Puisqu'il serait impossible d'étudier tous les personnages dans ce roman très riche et dense, je me concentrerai sur les protagonistes les plus importants dans la vie d'Anne : Lewis Brogan, Robert Dubreuilh, Henri Perron, Nadine Dubreuilh et Paule Mareuil. J'examinerai d'abord leur attitude envers la liberté et la réciprocité en me servant des six catégories de Beauvoir. Dans un deuxième temps, je réexaminerai ces personnages dans leurs rapports avec Anne afin d'expliquer pourquoi cette femme qui semble tout avoir est sérieusement tentée par le suicide : « Je ne voyais aucune raison d'être triste, non ; ce qu'il y a c'est que ça me rend malheureuse de ne pas me sentir heureuse, j'ai sans doute été trop gâtée » (MI 106).

Lewis Brogan

Lewis, l'amant d'Anne Dubreuilh, est un écrivain de gauche, donc tout à fait sur la bonne voie selon Beauvoir parce qu'il est un être subjectif conscient du monde. Dans

Pour une morale de l'ambiguïté, Beauvoir explique pourquoi l'écrivain est en haut de l'échelle de l'existence :

[...] l'artiste et l'écrivain s'efforcent de surmonter l'existence ; ils tentent de la réaliser comme un absolu. Ce qui fait l'authenticité de leur effort, c'est qu'ils ne se proposent pas d'atteindre l'être ; par là ils se distinguent d'un ingénieur ou d'un maniaque ; c'est l'existence qu'ils cherchent à fixer et à faire passer à l'éternel ; le mot, le trait, le marbre même indiquent l'objet en tant qu'absence. C'est seulement dans l'oeuvre d'art que le manque d'être retourne au positif (PMA 88-89).

L'artiste ou l'écrivain vise le dépassement qui mène à la transcendance. Il est prêt à assumer la responsabilité de son être. Pour Lewis, l'écriture est une entreprise de démystification. Il semble vouloir chercher la vérité en écrivant comme les intellectuels français quand il dit :

'Je connais des tas de gens différents : j'ai envie de montrer à chacun comment les autres sont pour de vrai. On raconte tant de mensonges [...] À vingt ans j'ai compris que tout le monde me mentait et ça m'a mis dans une grande colère ; je crois que c'est pour ça que j'ai commencé à écrire et que je continue' (MI 15).

Comme Robert et Henri, Lewis a des convictions socialistes très solides, mais le problème, c'est qu'il ne s'engage pas dans la politique parce que « [en Amérique] les intellectuels pouvaient vivre en sécurité parce qu'ils se savaient tout à fait impuissants » (MII 15).⁵ Il n'est pas un écrivain engagé : il veut transformer la société, mais il est défaitiste, convaincu à l'avance que ses efforts seront futiles à cause de l'attitude

⁵ Plus tard, Anne dit aux amis de Lewis : « Tous les intellectuels américains plaignent l'impuissance [...] Vous n'aurez pas le droit de vous indigner le jour où l'Amérique sera complètement fascisée et où elle déclenchera la guerre » (MII 421).

politique dominante. Lewis est si retiré dans son coin du monde qu'il ne veut pas communiquer sérieusement avec les autres. Ceci est un problème parce que pour atteindre la transcendance, notre projet doit être repris par les autres. Même si on est écrivain, c'est-à-dire bien placé pour se transcender, on peut néanmoins tomber dans le piège d'une autre catégorie inauthentique.

C'est ce qui arrive chez Lewis, un écrivain de gauche, mais aussi un homme passionné et possessif. Selon Beauvoir, l'homme passionné cherche à « atteindre l'être », c'est-à-dire se reposer dans une identité fixe et immobile : « Le passionné cherche la possession, il cherche à atteindre l'être » (PMA 82). Dans un premier mouvement, Beauvoir explique que l'homme passionné est en haut de la hiérarchie parce qu'il assume sa subjectivité : « Ce qui caractérise le passionné c'est qu'il pose l'objet comme un absolu [...] en tant que dévoilé par sa subjectivité » (PMA 81). Lewis choisit Anne librement. Beauvoir remarque que « dans la passion amoureuse on ne souhaite pas que l'être aimé soit admiré objectivement ; on préfère le penser inconnu, méconnu ; on pense se l'approprier davantage si l'on est seul à en dévoiler le prix » (PMA 81-82). La passion représente une existence authentique parce que l'être pose l'objet comme un absolu, pas comme l'homme sérieux, « en tant que chose détachée de lui, mais en tant que dévoilé par sa subjectivité » (PMA 81). Lewis dit qu'il est tombé sur un article dans le *New Yorker* où on parle d'Anne comme 'd'un brillant docteur' et il remarque : « J'ai pensé qu'ils ont de bien drôles de docteurs en France » (MI 33). Lewis ne considère pas Anne dans son rôle extérieur de docteur célèbre, mais en tant que femme en chair et en os, donc ici, il ne l'objectifie pas (MI 33).

Cependant, Lewis voudrait posséder Anne à lui seul, et il finit donc par l'objectifier tout de même. Lewis ne veut rien savoir de la vie d'Anne en France. Il lui avait donné une bague de cuivre pour que le monde puisse savoir qu'Anne était 'sa' femme : « il faisait glisser à mon doigt une vieille bague de cuivre » (MII 40). Lewis veut qu'Anne reste en Amérique pour toujours aussi. C'est une autre manière de chercher l'être plutôt que l'existence. En ne voulant rien savoir de la vie d'Anne en France, Lewis ne respecte pas la notion de la réciprocité. Anne doit tout sacrifier, et lui, rien : « Vous êtes mariée, dit-il. Mais vous pouvez divorcer. Nous pouvons vivre ensemble sans être mariés » (MII 245). Ce qui est le plus difficile à accepter pour Anne, c'est que Lewis ne veut pas voyager en France pour la voir. Anne l'invite à venir vivre en France, mais il dit : « Je ne parle pas français [...] je ne pourrais pas écrire à Paris » (MII 245). Anne dit que l'amour n'est pas tout : avec Lewis, elle devra abandonner sa vie en France pour continuer sa relation avec lui. Lewis se fâche contre elle :

Vous m'avez expliqué que l'amour n'est pas tout pour vous [...] pourquoi exigez-vous qu'il soit tout pour moi? Si j'ai envie de venir à New York, de voir des amis, ça vous fâche. Il faudrait que vous soyez seule à compter, que rien d'autre n'existe, que je vous subordonne toute ma vie alors que vous ne sacrifiez rien de la vôtre. Ce n'est pas juste! (MII 265).

Lewis voudrait qu'Anne ait du remords parce qu'elle n'a pas voulu rester en Amérique comme le désirait Lewis. Elle dit : « Ce séjour à New York, les projets faits avec Murray, c'était des représailles! » (MII 265). Lewis démontre souvent son manque de maturité dans le roman. Il est méchant quand il appelle Anne « ma pauvre petite galeuse » (MII 57) , et on voit sa tendance violente se manifester quand il se vante des admiratrices de

ses livres. Même s'il le dit en plaisantant, il voudrait qu'Anne se soumette comme une femme traditionnelle :

Vous savez ce qu'il faudrait faire? dit Lewis d'un ton vindicatif. On les embarquerait [les 'femelles'] sur un bateau, on les jetterait toutes à la mer et on ramènerait à la place une cargaison de petites Indiennes. Vous vous rappelez les petites Indiennes de Chichicastenango, sagement assises par terre aux pieds de leur maris ; comme elles étaient silencieuses et elles avaient des visages qui ne bougeaient pas (MII 277).

Et le comble, c'est quand Lewis dit qu'il aurait envie de contrôler Anne par la force physique : « Ça donne envie de vous cogner la tête contre un mur pour y remettre un peu de bon sens! » (MII 282).

Lewis veut quitter le Mexique plus tôt que prévu pour des raisons égoïstes. Anne recherche une véritable communion de libertés, ce qui est impossible avec un homme qui cherche à posséder la femme aimée et qui récuse son autonomie. Il cherche l'être au lieu de l'existence, la sécurité plutôt que le devenir. Comme l'homme passionné de *Pour une morale de l'ambiguïté*, Lewis s'est « retiré en une région singulière du monde, ne cherchant pas à communiquer avec les autres hommes, [et] cette liberté ne se réalise que comme séparation ; tout dialogue, toute relation avec le passionné est impossible ; aux yeux de ceux qui souhaitent une communion des libertés, il apparaîtrait donc comme un étranger, un obstacle » (PMA 83). Lewis ne semble donc pas chercher de véritables relations avec autrui.

Anne dit que l'amour n'est pas tout, et avec Lewis, elle se rend compte de ce que serait sa vie avec lui. Elle sacrifierait toute sa vie pour rester dans son monde et Lewis

finirait par l'engloutir tout entière. Il mentionne aussi après une discussion avec Anne : « j'aimerais une petite épouse indienne qui me suivrait sans protester partout où je voudrais ! » (MII 277). Si Anne restait longtemps avec Lewis, sa vie serait entièrement consacrée à lui. Elle serait dans le 'paradis' que décrit Beauvoir dans *Pyrrhus et Cinéas* : « Le paradis c'est le repos, c'est la transcendance abolie. [...] [Les gens] souhaitent s'installer pour toujours au coeur de leur amour ; et bientôt, enfermés dans leur retraite solitaire, sans avoir cessé de s'aimer ils s'ennuient avec désespoir » (PC 220-1).

Lewis veut une femme soumise, il veut avoir des droits sur les autres. L'homme passionné ne se transcende pas parce qu'il se concentre sur ses désirs et qu'il noie l'objet possédé dans ses désirs. Lewis est conscient du fait qu'il est égoïste parce qu'il dit : « Je vous ai déjà dit que je ne suis pas gentil. Je suis très égoïste. Ce qu'il y a, c'est que vous êtes un petit morceau de moi » (MII 243). Au Mexique, Anne voit qu'il n'aime pas regarder les ruines ou le paysage : « Il voyait des hommes ; et il avait ses idées sur ce que doit être un homme » (MII 242). Lewis commence sur la bonne voie parce qu'il est écrivain, mais il démontre qu'écrire n'est pas assez. La passion ou l'égoïsme peuvent facilement nous propulser dans l'inauthenticité.

Robert Dubreuilh

Lewis Brogan et Robert Dubreuilh, les deux hommes dans la vie d'Anne, sont tous les deux des écrivains de gauche, donc sur le même plan intellectuel et politique qu'Anne elle-même. Cependant, tandis que Lewis s'apparente à l'homme passionné de *Pour une morale de l'ambiguïté*, Robert est tenté par l'attitude dite 'sérieuse' à cause de son engagement politique. Selon Jane Heath, Robert est 'l'homme politique par

excellence' : « He stands as the main locus of the masculine discourse within the text [...] he knows the truth when he sees it » (Heath 115). Il est aussi décrit par plusieurs critiques comme 'l'absolu' d'Anne ou mieux, comme le dit Terry Keefe : « Robert represents security » pour Anne (Keefe, 1998 105). Dans la perspective des premiers textes philosophiques de Beauvoir, Robert agit comme Pyrrhus, mais il réfléchit de temps en temps comme Cinéas. Il pourrait alors représenter l'idéal existentialiste puisqu'il trouve un équilibre entre l'action et la réflexion. En d'autres termes, il sait quand les circonstances exigent l'action et quand on a besoin de se taire et de remettre l'action en question. Toutefois, selon l'idéal décrit dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, les rapports de Robert avec autrui ne sont pas fondés sur le principe de la réciprocité, en dépit de son désir de travailler pour l'humanité.

Cependant, Beauvoir explique qu'entre Pyrrhus et Cinéas, « le dialogue recommence sans fin » (PMA 203), car l'un a besoin de l'autre. Pyrrhus se donne constamment des projets et il sait que c'est bien d'agir, mais il ne s'arrête pas, il ne réfléchit pas. Il a besoin de poser la question de Cinéas pour justifier ce qu'il fait dans la vie : « À quoi bon ? » Par contre, Cinéas a besoin de Pyrrhus parce que c'est avec l'action de Pyrrhus que l'être se rend compte qu'il a une existence et qu'il peut « dépasser ses propres fins » (PC 202). L'ataraxie, l'inertie, la passivité, le refus d'agir sont l'équivalent de la mort, comme l'explique Beauvoir :

'Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort', dit le héros de Benjamin Constant. Ainsi pense souvent l'adolescent lorsque la voix de la réflexion s'éveille en lui. Enfant, il ressemblait à Pyrrhus : il courait, il jouait sans se poser de question et les objets qu'il créait lui semblaient doués d'une existence

absolue, ils portaient en eux-mêmes leur raison d'être ; mais il a découvert un jour qu'il avait le pouvoir de dépasser ses propres fins [...] Car tant que je demeure vivant, c'est en vain que Cinéas me harcèle (PC 202).

C'est cependant grâce à Cinéas que je pose les questions qui m'aideront à me rendre compte qu'il faut constamment me dépasser : « La réflexion fait surgir autour de moi le néant [...] On ne peut pas dépasser mon projet qu'en réalisant un autre projet » (PC 313-315).

Robert illustre le 'débat sans fin' entre Pyrrhus et Cinéas parce qu'il se jette dans l'action ou la littérature, pour ensuite sombrer dans le doute et l'inaction – bien que très brièvement. Robert dit : « La littérature est faite pour les hommes et non les hommes pour la littérature » (MI 67). La littérature sert donc de point de départ pour les hommes dans le sens où la littérature engagée incite l'homme à agir pour le bien d'autrui. Cependant, Anne le critique parce qu'il n'écrit pas autant de fiction qu'avant. Il travaille dans la politique parce qu'il veut s'engager dans le monde et atteindre la transcendance. Beauvoir dit : « On se trouve renvoyé à l'angoisse de la décision libre. Et c'est pourquoi le choix politique est un choix éthique [...] » (PMA 184). Ceci fait écho à ce que Robert dit à Anne : « Nous avons toujours pensé qu'on n'écrit pas pour écrire [...] À certains moments d'autres formes d'action sont plus urgentes » (MI 65). Comme Cinéas, Anne demande à Robert pourquoi il s'engage dans la politique au lieu de continuer à écrire de la fiction :

Au commencement peut-être il ne songeait qu'à servir la révolution, la littérature n'était qu'un moyen : elle est devenue une fin, il l'aime pour elle-même, tous ses livres le prouvent et en particulier ces mémoires qu'il ne veut plus publier : il les a

écrits pour le plaisir d'écrire. Non, la vérité c'est que ça l'ennuyait de parler de lui, et cette répugnance n'était pas de bon augure (MI 67).

Pour dépasser ce projet d'écriture, les autres ont besoin de le reprendre comme leur propre projet.

Robert n'est pas loin de croire que les circonstances historiques rendent la littérature presque superflue, et c'est pour cela qu'il veut se concentrer sur la politique. Selon Terry Keefe, Robert croit que : « The old values of truth, freedom, individual morality-- and literature-- need to be reinvented. For a time it seems that he has found a happy balance between writing and action : his books are being read and he looks set to exercise considerable political influence » (Keefe, 1998, 118). Robert essaie de convaincre Henri que son journal doit prendre un parti définitif et ne pas rester neutre. Il dit : « Si votre journal plaît à tout le monde, c'est qu'il ne gêne personne [...] il ne défend rien, il élude tous les vrais problèmes. On le lit avec agrément : mais comme on lit une gazette locale » (MI 188). Il accuse Henri de ne pas être authentique parce qu'il ne veut pas s'engager dans le monde et dans une lutte particulière. Mais dans son désir d'améliorer le monde, Robert se sert souvent des autres comme des outils, et il n'agit pas d'une façon réciproque. Par exemple, il finit par persuader Henri de livrer son journal au S.R.L.⁶ tout en se rendant très bien compte de l'importance qu'a ce journal pour Henri. Il dit : « Croyez-moi : d'ici six mois *L'Espoir* s'alignera sur notre politique ; ou ça ne sera plus qu'une feuille de chou » (MI 189). Robert affirme qu'on doit se demander si le mouvement politique est une bonne chose :

⁶ Le nom du parti n'est jamais expliqué dans *Les Mandarins*, mais il est peut-être "Société, Révolution, Liberté."

La voix de Robert resta en suspens ; il hésita : « C'est sur tout l'ensemble que je m'interroge.

– Sur l'ensemble du mouvement?

– Oui. Cette Europe socialiste, il y a des moments où je me demande si ce n'est pas une utopie. Mais toute idée qui n'est pas encore réalisée ressemble drôlement à une utopie ; on ne ferait jamais rien si on considérait que rien n'est possible, sauf ce qui existe déjà. »

Il avait l'air de se défendre contre un interlocuteur invisible, et je me demandais d'où lui venaient soudain ces doutes. Il soupira : « Ce n'est pas facile de faire le départ entre une véritable possibilité et un rêve. » (MI 325)

Le choix moral est très important pour les intellectuels dans le roman. Robert craint que les 'mandarins' français soient impuissants dans la conjoncture politique actuelle : « Dans son livre, Dubreuilh constatait l'impuissance des intellectuels français » (MII 337). Mais cela ne l'empêche pas de travailler pour la révolution socialiste. Il hésite entre révéler ou non les camps soviétique au public : « Tu me dis que si je me tais, je serai complice des camps, dit-il. Mais en parlant je deviens le complice des ennemis de l'U.R.S.S., c'est-à-dire de tous ceux qui veulent maintenir ce monde comme il est » (MII 68). Robert pose ainsi sa question morale : « Mes devoirs d'intellectuel, le respect de la vérité, ce sont des fariboles. La seule question c'est de savoir si en dénonçant les camps on travaille pour les hommes ou contre eux » (MII 69). Mais dans *Pyrrhus et Cinéas*, Beauvoir dit clairement : « On travaillera toujours pour certains hommes contre d'autres » (PC 242). Pourtant, Robert est conscient d'agir comme un être responsable car il dit : « Moi je m'intéresse aux conséquences de mes actes, et pas à la figure qu'ils me

donnent » (MII 143), ce qui rappelle le précepte existentialiste de l'authenticité. Robert ne veut pas dénoncer les camps trop tôt, et il pense qu'il choisit bien. Mais Anne et Henri ne sont pas d'accord avec lui. Selon Jane Heath, « Dubreuilh himself is quite impervious to Anne's interrogative stance » (Heath 113). Anne remarque que « quand il est buté sur un projet, il prend les gens pour de simples outils » (MI 110). Robert fonce dans ses projets avec l'énergie d'un jeune homme, comme le dit Terry Keefe : « Significantly, there is something almost machine-like about Dubreuilh's commitment to work (he has no need for leisure) » (Keefe, 1983 195).

Pourtant, Anne se rappelle constamment l'âge de Robert, et elle se rend compte qu'il vieillit. Robert lui-même en a aussi une conscience aiguë : « Il faut être plus jeune que je ne suis pour croire que l'avenir sauvera tout. Je sens mes responsabilités comme plus limitées qu'auparavant, mais aussi comme plus définitives, et plus lourdes » (MI 347). Même si Robert ressemble plus à Pyrrhus qu'à Cinéas, il dirait comme Beauvoir : « La vie de l'homme ne se présente pas comme un progrès, mais comme un cycle. 'A quoi bon?' dit-il ; et il continue sa tâche : ce moment de doute ou d'extase où tout projet me paraissait vain, je regarde maintenant comme un accès de mauvaise humeur ou une exaltation puérile » (PC 315).

Robert connaît l'importance de faire des choix dans la vie, et il essaie de transmettre ses valeurs à Anne en disant :

« On prouve qu'on a choisi de croire à la vie en vivant ; si on croit sincèrement que la mort seule est vraie, on devrait se tuer [...] continuer à vivre, ce n'est pas seulement continuer à respirer. Personne ne réussit à s'installer dans

l'indifférence. Tu aimes des choses, tu en détestes d'autres, tu t'indignes, tu admires : ça implique que tu reconnais les valeurs de la vie » (MII 72-73).

Robert sait que l'indifférence n'a pas de place dans la vie. Selon Keefe, Robert incarne « the desirable political goal [which] is the maximum individual freedom that can be reconciled with the pursuit of socialist ends » (Keefe, 1998 119). Cependant, il ne cherche pas la réciprocité dans ses relations. Comme Lewis, il est très égoïste, et il n'y a pas d'équilibre dans sa relation avec Anne. Selon elle, c'est Robert qui avait souhaité tout de suite un enfant, mais comme père, il n'est pas très engagé dans la vie de sa fille. On voit toutefois qu'il veut qu'elle fasse quelque chose d'important de sa vie. À l'égard de son choix de devenir secrétaire, il dit : « Elle peut faire tellement mieux ! Qu'elle continue donc ses études » (MI 108). Mais il n'est pas présent dans sa vie, comme l'affirme Anne : « Quand il ne peut plus se donner sans réserve à une affection ou à une entreprise, Robert a vite fait de s'en désintéresser » (MI 109). Tout en admirant Robert sans mesure, Henri reconnaît son 'impérialisme' (MI 318) : « Qu'est-ce qu'un ami ? se demanda-t-il, en serrant la main de Dubreuilh. Amis jusqu'à quel point ? A quel prix ? Si je ne cède pas, que deviendra cette amitié ? » (MI 246).

Robert est sur la bonne voie parce qu'il est conscient de sa liberté en choisissant d'être un homme engagé dans le monde par l'écriture et la politique. Il est conscient du fait qu'il faut agir et que cela comporte la nécessité de se poser des questions. Il hésite sur le problème des camps soviétiques, mais il s'intéresse moins aux principes moraux qu'à l'efficacité politique. Terry Keefe admire son indépendance politique : « Dubreuilh's position as an intellectual wholly committed to the revolution without giving up his position as an intellectual is one that forces respect » (Keefe, 1998 119). Mais Robert

refuse de dénoncer les camps soviétiques où quinze mille personnes travaillent dans des conditions scandaleuses. Robert Dubreuilh *est* l'homme d'action, mais dans sa lutte pour le bien universel, il a tendance à oublier l'individu.

Henri Perron

Comme Pyrrhus, Robert se jette dans une action après l'autre, s'arrêtant de temps en temps pour remettre en question ses décisions. Par opposition à Robert, Henri est plutôt comme Cinéas, toujours en train de se demander « À quoi bon? », et n'agissant que par obligation. La réflexion mène à la conscience, au fait de *se vouloir* libre. Henri est très conscient de la responsabilité qu'entraîne la liberté. Après la guerre, il est déçu par le monde, et il se demande si ses anciennes valeurs sont toujours pertinentes, ou s'il a besoin de faire autre chose de sa vie. Il veut la liberté sexuelle et l'indépendance politique, car après de longues années de lutte et de contrainte, une nouvelle vie s'annonce pour lui : « La paix commençait, tout recommençait : les fêtes, les loisirs, le plaisir, les voyages, peut-être le bonheur, sûrement la liberté » (MI 13).

Plus que tout autre personnage sauf Anne, Henri représente la voix de la conscience morale dans le roman. Susan Bainbrigge démontre dans son analyse du langage utilisé par Henri les thèmes qui reviennent dans sa narration : 'liberté', 'bonheur', 'vérité', 'Histoire' et 'histoires' (Holland & Renée 97). Il se rend parfaitement compte du fait qu'un choix dévoile des valeurs. Henri hésite entre l'action et l'ataraxie, et il doit faire des choix même s'il a des doutes sérieux sur la valeur de la morale, de la littérature et de la politique. Ses dilemmes moraux principaux sont les suivants : faire un faux témoignage pour sauver deux collaboratrices, céder le journal au S.R.L. et abandonner la

politique pour faire de la littérature (ou trouver le moyen de faire les deux). Ces trois dilemmes ne révèlent pas seulement la complexité de chaque décision morale, mais aussi le bien-fondé de l'action elle-même. Comme Cinéas, Henri se demande : « À quoi bon agir? » et après : « À quoi bon écrire? ». Je commencerai par sa décision de se parjurer, puis j'analyserai son hésitation entre la littérature et la politique.

Dans le deuxième volume, Henri se retrouve dans une impasse extrêmement épineuse et complexe : vaut-il mieux aider un individu concret ou se battre pour un principe abstrait, même si ce principe est d'une importance capitale ? Doit-il sauver Josette et sa mère et faire un faux témoignage, ou bien sauvegarder les principes pour lesquels il a risqué sa vie pendant la Résistance ? « Mais il n'allait pas faire un faux témoignage pour une petite carne dont la peau lui avait plu » (MII 314). Comment un héros de la Résistance peut-il se décider à faire un faux témoignage pour sauver deux collaboratrices? Il dit : « Je ferai ce qu'il faudra [...] Un faux témoignage : il avait horreur de cette idée » (MII 319-320). Il est douloureusement conscient du fait que sa décision va à l'encontre de tout ce qu'il croit moralement. Il comprend que s'il refuse, « Josette était bien capable de se supprimer ; ou en tout cas, sa vie serait foutue » (MII 319-320).

Henri agit pour sauver des vies humaines plutôt que pour défendre un principe abstrait. Mais ce n'est pas une décision facile. Au moment où Henri s'apprête à se parjurer, Lambert, un jeune journaliste qui l'admire beaucoup, lui dit : « Tu as une si haute moralité! Tu es désintéressé, honnête, loyal, courageux, tu es conséquent avec toi-même : pas une faille! Ah! ça doit être formidable de se sentir sans reproche! » (MII 306). Mais quand Lambert devine la vérité, il attaque l'hypocrisie d'Henri : « Je te croyais tellement honnête, tellement désintéressé! ça m'intimidait! [...] mais ça ne t'étouffe pas

plus qu'un autre, les scrupules » (MII 332). Jeté dans une situation où il n'y a pas de bonne solution, Henri se rend compte de l'inutilité de toute morale soi-disant absolue, comme celle que préconise Kant : « Voilà qu'on lui offrait une belle occasion de dire merde à la moralité » (MII 320). Henri, un être *en devenir*, doit dépasser ce qu'il était afin d'atteindre la transcendance, même si cela veut dire aller à l'encontre de valeurs qui lui étaient très chères auparavant. Mais Robert comprend très bien la complexité de la moralité : « Dans un espace courbe, on ne peut pas tirer de ligne droit, dit Dubreuilh. On ne peut pas mener une vie correcte dans une société qui ne l'est pas » (MII 343).

Par contre, l'hésitation d'Henri entre la politique et la littérature *semble* reposer moins sur une question morale que sur une préférence personnelle : « La seule question, affirmait Dubreuil, c'est de décider parmi les choses qui existent celles qu'on préfère » (MII 462). Choisir l'action politique, c'est servir l'humanité (dans la mesure du possible), tandis que choisir la littérature, c'est satisfaire son besoin inné de créer. Il s'agit donc de choisir entre soi et les autres, entre l'égoïsme et l'altruisme, ce qui revient à dire que dans ce cas, le dilemme d'Henri n'est pas seulement une 'préférence' mais un choix *moral*.

Ne sachant plus si la littérature a un sens dans la conjoncture actuelle, Henri est poussé à céder son journal au mouvement socialiste indépendant fondé par Robert :

Il tenait à ce journal ; et ses soucis à propos de la guerre, de la paix, de la justice n'étaient pas des fariboles. Pas question de jeter tout ça par-dessus bord ; et cependant il était un écrivain, il voulait écrire. Jusqu'ici il s'était débrouillé pour tout concilier tant bien que mal : plutôt mal. S'il cédait à Dubreuilh, il ne s'en tirerait plus. Alors que faire? Céder? Ne pas céder? Agir? Écrire? (MI 240)

Les autres pensent qu'Henri « aurait tout avantage à adopter un programme défini : un journal sans programme politique, ça ne tient pas debout » (MI 109). Dubreuilh lui dit qu'« il ne peut plus rester neutre » (MI 186). Henri se fâche quand Dubreuilh l'accuse de préférer la littérature, qu'il considère comme un luxe injustifiable quand la situation exige l'action politique. Henri hésite et doute de lui-même. Il lutte pour établir un équilibre entre deux activités qui l'interpellent si impérieusement, chacune de son côté. Il pense beaucoup aux raisons pour lesquelles il désire si ardemment garder *L'Espoir* – et trouver et le temps d'écrire de la fiction :

Il avait tout à dire, comme tout le monde, en tout temps. Tout, c'est trop. Il se rappelait un vieux rébus déchiffré au fond d'une assiette : « On entre, on crie, et c'est la vie: on crie, on sort, et c'est la mort. » Qu'ajouter? Nous habitons tous la même planète, nous naissons d'un ventre et nous engraisserons des vers ; on a tous la même histoire : pourquoi décider qu'elle est mienne et que c'est à moi de la raconter? [...] il tombait au fond de l'indifférence ; on ne peut rien écrire dans l'indifférence ; il fallait remonter à la surface de la vie, là où les instants et les individus comptent, un à un (MII 201).

Henri est conscient du fait qu'il ne peut rien faire dans l'indifférence et qu'il doit agir. Il éprouve de la difficulté à décider de céder son journal : « J'essaie de monter l'opinion : pour ça il ne faut pas que j'indispose la moitié de nos lecteurs » (MI 187). Il n'est pas sûr de pouvoir préserver l'indépendance politique et l'authenticité du journal qu'il a créé : « Tous les matins j'explique à cent mille types ce qu'ils doivent penser : et sur quoi est-ce que je me guide? sur la voix de ma conscience! [...] je tâche d'être honnête » (MI 220).

Ce n'est pas seulement la question du journal qui inquiète Henri, mais aussi son amitié avec Robert. Qu'est-ce qui va arriver s'il ne lui cède pas le journal ? Henri réfléchit :

– J'ai prévenu Dubreuilh qu'il me fallait quelques jours de réflexion.

– Oui, il y a quelques jours de ça, dit Samazelle.

« Décidément, je ne l'aime pas », se répéta Henri. Et il se dit avec blâme : « Voilà bien une réaction d'individualiste ! » Un allié, ce n'est pas nécessairement un ami : « D'ailleurs, qu'est-ce qu'un ami ? » se demanda-t-il en serrant la main de Dubreuilh. Amis : jusqu'à quel point ? À quel prix ? Si je ne cède pas, que deviendra cette amitié ? » (MI 246)

Enfin, il décide de céder le journal parce qu'il pense que la France n'est qu'une puissance de cinquième ordre, et que son choix n'aura vraiment que très peu de rebondissements sur la politique mondiale.⁷ Si la littérature n'a pas d'impact du tout sur le monde, mieux vaut-il au moins essayer de travailler pour une gauche indépendante : « Fini d'écrire, fini de vivre. Une seule consigne : agir. Agir en équipe, sans s'occuper de soi, semer, encore semer, ne jamais récolter. Agir, s'unir, servir [...] 'Le journal est à vous.' Servir, s'unir, agir » (MI 267). Il est tenté de ne plus écrire, car les mots n'ont plus le même sens que pendant la guerre :

Récupérer le passé, sauver le présent avec des mots, c'est bien joli : mais ça ne peut se faire qu'en le racontant aux autres ; ça n'a de sens que si le passé si le présent, si la vie pèsent lourd. Si ce monde n'a pas d'importance, si les autres hommes ne comptent pas, à quoi bon écrire ? Il ne reste qu'à bâiller d'ennui. La

⁷ Voir aussi Sonia Kruks, « Living on Rails », p. 77 : « He suddenly recognizes [...] a profound shattering of his sense of his own existence, that geopolitics changes the meaning of our actions. It is this devastating realization that precipitates his final decision. »

vie, ça ne se détaille pas, il faut la prendre en bloc, c'est tout ou rien : seulement on n'a pas le temps pour tout, voilà le drame (MI 239).

'Dire le goût de ma vie.' Elle n'avait plus de goût parce que les choses n'avaient plus de sens. Et voilà pourquoi écrire n'avait plus de sens' (MI 264).

Tout le long du roman, il se demande si la littérature a un sens dans le nouveau monde de la guerre froide.

Henri se retrouve de nouveau dans une impasse quand il doit décider de rester en France ou de quitter la politique et de déménager en Italie. S'il part pour l'Italie, cela sera une évasion, l'abdication de sa responsabilité de personnage public. Il dit qu'il ne va plus lire les journaux, et il espère écrire comme avant, quand il n'était pas engagé dans la politique : « À Porto Venere, il n'ouvrirait plus un journal. À quoi bon? Puisqu'on ne peut rien empêcher, autant profiter de son reste en toute insouciance » (MII 434). Il rêve alors à une belle petite vie tranquille près de la mer où il écrirait toute la journée :

'En fait je suis un écrivain [...] La vérité c'est qu'il ne faut pas s'occuper de ce qu'on est. Sur ce plan-là, on ne peut pas s'en tirer' [...] Sur quel plan allait-il se mettre, quand il serait en Italie? Il recommencerait à se passionner pour ce qu'il écrirait, alors, il ne serait plus tenté de se mettre en question comme écrivain. (MII 488).

S'il choisit la politique, « il ne serait plus question d'écrire. Écrire, c'est un mode de vie, il allait en choisir un autre, et il n'aurait plus rien à communiquer à personne. 'Je ne veux pas', se dit-il avec révolte' » (MI 238). Mais en même temps, il est déchiré :

'En Italie ça ira mieux.' Et il pensa avec un peu d'angoisse : 'Plus que dix jours.' [...] Par moments il sentait déjà sur son visage un vent tiède à l'odeur de sel et de

résine, et une bouffée de bonheur lui montait au coeur. À d'autres instants, il éprouvait un regret qui ressemblait à de la rancune : comme si on l'avait exilé contre son gré (MII 462).

Si l'engagement politique et le métier de journaliste le tentent, il sait très bien qu'il est d'abord écrivain ; par contre, s'il ne fait qu'écrire, il se sentira si séparé du monde qu'il n'aura plus rien à dire : « Mais ça ne sauve pas tout d'être un écrivain » (MII 488).

Cependant, il ne reste pas longtemps dans le rôle de Cinéas, dans l'incertitude et la paralysie qu'apporte toute réflexion sérieuse. À la surprise du lecteur, c'est Nadine qui demande à Henri si partir en Italie, c'est vraiment ce qu'il veut faire. Nadine reconnaît que si Henri quitte la France, il ne pourra pas se transcender pleinement, ce qui démontre qu'elle pense maintenant au bien-être de son mari. La tentation de la politique est très présente dans sa vie, mais il n'adopte pas du tout l'attitude de l'homme sérieux telle que Beauvoir le décrit dans *Pour une morale de l'ambiguïté*. Henri se concerne beaucoup sur la liberté de l'homme et sur sa propre liberté en particulier. C'est justement le contraire de ce que l'attitude sérieuse prend comme condition : « Il y a sérieux dès que la liberté se renie au profit de fins qu'on prétend absolues » (PMA 61). Henri ne veut pas s'engager dans la politique comme communiste : il veut lutter pour le socialisme, mais pas agir avec fanatisme pour un parti politique.

Selon Beauvoir, l'homme sérieux « s'efforce d'engloutir sa liberté dans le contenu que celui-ci accepte de la société, il se perd dans l'objectif afin d'anéantir sa subjectivité » (PMA 60). L'homme sérieux se perd dans la cause ou son projet. Selon Henri, « quand la situation est injuste, tu ne peux pas la vivre correctement; c'est bien

pour ça qu'on est amené à faire de la politique : pour essayer de changer la situation » (MI 223). Henri se dispute avec Lachaume qui l'attaque en disant : « Un conseil en vaut un autre : ne commencez pas à attaquer le S.R.L. Vous ne ferez croire à personne que c'est un mouvement anticomuniste [...] C'est donc vrai que vous ne supportez pas l'existence d'une gauche en dehors de vous » (MI 241).

Henri ne veut pas être associé au parti communiste et il essaie de s'en distancier. Il est désillusionné par l'écriture, mais il y a quelque chose qui le pousse à dire aux autres qu'elle est importante et nécessaire à l'humanité. Il dit à Nadine de commencer à écrire parce qu'il pense que cela pourra l'aider (MI 257). Il connaît la valeur de l'écriture, mais il ne peut pas écrire sans avoir une raison authentique pour justifier cette activité. Il blâme Robert pour son désillusionnement : « Vous m'avez prêché l'action : et l'action m'a dégoûté de la littérature » (MI 378). C'est le cas pour les artistes, d'après ce que dit Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* :

Pour que l'artiste ait un monde à exprimer, il faut d'abord qu'il soit situé dans ce monde, opprimé ou oppresseur, résigné ou révolté, homme parmi les hommes.

Mais alors il trouve au coeur de son existence l'exigence commune à tous les hommes ; il lui faut vouloir la liberté en lui et universellement ; il lui faut tenter de la conquérir : à la lumière de ce projet les situations se hiérarchisent et des raisons d'agir se découvrent (PMA 98).

C'est justement ce qu'Henri essaie de faire. Il veut exprimer des opinions aux hommes, mais il ne veut rien leur imposer.

D'une façon très inattendue, Henri commence à écrire une pièce au cours de son voyage avec Anne et Robert dans le Midi. En observant toutes les veuves et les orphelins

en train de commémorer leurs morts, il se demande ce que serait la vie d'une de ces femmes. Tout à coup, le sujet d'une pièce lui vient à l'esprit. Selon Beauvoir, « un des rôles de l'art, c'est de fixer d'une manière plus durable cette affirmation passionnée de l'existence » (PMA 157). Si les lecteurs peuvent retirer quelque chose de cette pièce et en faire une partie de leur propre projet, ce n'est pas leur imposer une valeur. Henri est conscient de son rôle dans le monde : « Si on passe le meilleur de ses journées à essayer de communiquer avec autrui, c'est qu'il compte, et on a besoin de savoir, par moments, qu'on a réussi à compter pour lui ; on a besoin d'instantanés de fête où le présent ramasse en soi tout le passé et triomphe de l'avenir » (MII 117). Henri choisit donc d'écrire de la littérature engagée en s'interrogeant sur la situation politique actuelle :

Si j'étais communiste ou chrétien, je serais moins embarrassé [...] Une morale de l'universel, on peut tâcher de l'imposer. Mais le sens qu'on donne à sa vie, c'est une autre affaire. Impossible de s'en expliquer en quatre phrases [...] C'est à ça que ça sert la littérature : montrer aux autres le monde comme on le voit. [...] Il avait prétendu parler de lui sans se situer au passé ni au présent : alors que la vérité de sa vie était hors de lui, dans les événements, dans les gens, dans les choses ; pour parler de soi, il faut parler de tout le reste [...] Sur le moment, ça l'avait arrangé de se dire que la littérature n'avait plus de sens, mais ça ne l'avait pas empêché d'écrire une pièce dont il était content. Une pièce datée, située, et qui signifiait quelque chose : c'est pour ça qu'il en était content. [...] Non pas démontrer ni exhorter, mais témoigner (MI 430-431).

Henri veut que le monde le laisse libre et c'est pour cela que les contraintes de la politique l'agacent tant. Il ne veut pas se laisser englober dans un parti politique qui ne le

laisserait pas libre d'écrire et d'agir. Il veut être un point de départ pour ses lecteurs, comme on le voit dans sa pièce : il ne veut pas oublier le passé, il veut protester contre ce qui est arrivé.

Grâce à l'écriture, Henri est sur la voie de la transcendance. Par contre, il n'a pas encore appris la leçon de la réciprocité, surtout à l'égard des femmes. Sa relation avec Paule est très égoïste et lâche parce qu'il ne l'aime plus mais qu'il n'arrive pas à rompre avec elle. Par moments, il est même tenté par la violence : « [...] il eût envie de la gifler pour la ramener sur terre » (MI 40). Que ce soit avec Paule, Nadine ou Josette, Henri pense d'abord à ses propres besoins : « Une femme, c'est peut-être différent, mais un homme, c'est impossible qu'il désire indéfiniment le même corps » (MI 479). Plusieurs critiques ont parlé de ce problème chez Henri. Selon Terry Keefe : « The reader has direct insights into the sexist nature of his thinking » (Keefe, 1998 112). Henri essaie d'encourager Paule pour qu'elle puisse avoir un projet à elle, mais le lecteur se demande si ses mobiles ne sont pas suspects. Carolle Gagnon explique : « Henri a de l'intérêt pour les autres [...] Le problème se situe plutôt dans la structure de la relation avec Paule » (Gagnon 104). Terry Keefe observe que la relation avec Paule « is portrayed as partly dishonest [...] His early treatment of Nadine seems characterised more by overt self-interest than pretence, he never strikes us as conspicuously clear-headed in his relationship with Josette » (Keefe, 1998 112). Au début, Henri n'est pas très gentil avec Nadine. Il pense que Nadine est laide et il l'invite au Bar seulement parce qu'elle le provoque. Ensuite, elle le convainc de l'emmener au Portugal. Il voit que Nadine désire ardemment voir le monde parce qu'elle veut se libérer de l'ambiance étouffante de l'après-guerre. Il commence à être plus gentil envers elle quand il dit : « Il y avait du

bonheur en suspens ; pour qu'il pût s'en saisir, il aurait peut-être suffi d'un sourire de Nadine : elle devenait presque jolie quand elle souriait ; mais le visage piqué de taches de rousseur restait inerte ; il dit : 'Pauvre Nadine' » (MI 155).

On a de l'espoir à la fin du roman parce qu'on voit qu'Henri a beaucoup changé. Il est moins sévère envers les femmes dans sa vie. Il admet qu'il ne cherche pas chez Nadine la femme idéale (MII 462), mais qu'il veut la rendre heureuse :

Rendre quelqu'un heureux, ça c'est concret, c'est solide et ça vous absorbe bien assez si vous prenez la chose à coeur. S'occuper de Nadine, élever Maria, écrire ses livres : ce n'était pas tout à fait la vie qu'il souhaitait autrefois. Autrefois il croyait que le bonheur, c'était une manière de posséder le monde : alors que c'est plutôt une façon de se protéger contre lui. Mais c'était quand même beaucoup d'entendre cette musique, de regarder la maison, le tilleul, et sur la table les feuilles manuscrites en se disant : « Je suis heureux » (MII 441).

Henri pourra peut-être se transcender d'une façon authentique parce qu'il commence à comprendre son goût de la vie. À la fin du roman, Henri écrit sur le Madagascar et cette fois, « Il l'avait écrit avec passion [...] La vérité était encore bien plus monstrueuse qu'il ne l'avait imaginée. Et ce n'était pas seulement à Tananarive que ces choses se passaient : c'était ici, en France, tout le monde était complice » (MII 441). Politiquement, il commence à aider les personnes opprimées.

Il sera la bonne voie s'il continue à faire ce qui est nécessaire pour sauvegarder sa liberté et développer des rapports réciproques avec les autres, surtout avec les femmes. Ses actions n'auront aucune garantie de succès ni même de satisfaction. Il est constamment harcelé par le cynisme de Cinéas, mais il opte toujours d'agir malgré le

doute qui le harcèle. Ainsi, son attitude correspond à celle de Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : « C'est dans l'incertitude et le risque qu'il faut assumer nos actes ; et c'est précisément là l'essence de la liberté ; elle ne se décide pas en vue d'un salut qui serait accordé d'avance » (PC 311). Henri est donc authentique de ce point de vue-là. Par contre, il doit se rendre plus compte de son égoïsme dans ses relations personnelles. Son désir d'améliorer l'humanité serait d'autant plus admirable s'il traitait ses proches avec la même sollicitude.

Nadine Dubreuilh

Nadine est un autre personnage très intéressant et complexe. Comme Beauvoir le dit dans *Pyrrhus et Cinéas*, l'homme est un être *en devenir*, et c'est exactement ce qu'incarne Nadine, encore plus qu'Henri. Elle est frustrante, elle se contredit, elle saute d'une chose à l'autre, mais elle illustre bien la pénible réalité de notre ambiguïté. Renée Wehrmann et d'autres critiques tels que Thomas Busch expliquent que Nadine « is a complex person, full of contradictions and tensions that for Beauvoir characterize life as lived » (Scholz & Mussett 178). Il est important de se rappeler qu'au début du roman, Nadine n'a que dix-huit ans, et qu'elle est le personnage le plus jeune du roman. Sa complexité réside dans le fait que parce qu'elle est jeune, elle n'a pas une identité fixe. Thomas Busch écrit : « At times Nadine is aggressive, angry, defensive, and indifferent, as well as vulnerable, wounded, naïve, childlike, and caring » (Scholz & Mussett 178).

Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir explique que l'adolescence joue un rôle critique dans la vie parce qu'elle nous révèle notre liberté :

L'enfant peu à peu s'interroge : pourquoi *faut-il* agir ainsi? à quoi est-ce utile? et si moi j'agissais autrement qu'arriverait-il ? Il découvre sa subjectivité et celles

des autres. Et lorsqu'il arrive à l'âge de l'adolescence, tout son univers se met à vaciller parce qu'il aperçoit les contradictions qui opposent les uns aux autres les adultes, et aussi leurs hésitations, leurs faiblesses. Les hommes cessent de lui apparaître comme dieux, et en même temps l'adolescent découvre le caractère humain des réalités qui l'entourent (PMA 51-52).

L'enfance de Nadine était très différente de celle des autres enfants de son âge parce que ses parents sont des intellectuels. Anne lui dit : « Je te laisse libre ; qu'est-ce que tu demandes de plus ? » (MII 98). Pourquoi y a-t-il un problème si Nadine est dans la présence de la liberté depuis son enfance ? La situation de Nadine est semblable à celle des adolescents qui ont eu une enfance plus contraignante, et elle critique ses parents afin de s'affirmer. Elle doit apprendre à vivre comme un être autonome en *devenant*, c'est-à-dire en se détachant d'abord de l'influence de son milieu, même si celui-ci préconise la liberté. Bien que les parents de Nadine lui aient accordé toute la liberté qu'elle désirait, Nadine n'a su faire qu'un usage négatif de sa liberté après la mort de Diégo. Elle passe par presque toutes les catégories décrites dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, à commencer par la passion qu'elle a connue avec Diégo.

Selon Beauvoir, 'l'homme' passionné « pose l'objet comme un absolu [...] en tant que dévoilé par sa subjectivité » (PMA 81). Beauvoir pense que l'homme passionné est presque authentique parce qu'il assume sa subjectivité. Nadine et Diégo étaient tous les deux peut-être trop jeunes pour avoir une relation aussi importante dans leur vie : « Elle avait été bouleversée de se sentir enfin nécessaire » (MI 44). Anne reconnaît que ses rapports avec sa fille étaient harmonieux quand Diégo était là : « Cette année-là nous

avons été des amies, ma fille et moi » (MI 44). Mais Nadine n'a pas eu la chance d'évoluer parce que des collaborateurs ont dénoncé Diégo aux Nazis.

Tout de suite après la mort de Diégo, Nadine sombre dans l'attitude défaitiste du sous-homme, comme on le voit par son attitude morose au début du roman. D'après Beauvoir, l'attitude du sous-homme est celle de l'« apathie [qui] manifeste une peur fondamentale devant l'existence, devant les risques et la tension qu'elle implique ; le sous-homme refuse cette 'passion' qu'est sa condition d'homme [...] » (PMA 56). À un jeune âge, Nadine connaît la perte d'un amour. Beauvoir démontre que « le sous-homme ne réalise que la facticité de son existence » (PMA 58). Après la mort de Diégo, Nadine ne cherche pas à avoir de véritables relations avec les autres, allant d'un lit à l'autre. Elle ne sait pas quoi faire de sa vie. Cependant, l'attitude défaitiste dont Nadine fait preuve après la mort de Diégo est de courte durée, et elle abandonne l'attitude du sous-homme en reprenant le goût de la vie, par exemple lorsqu'elle persuade Henri de l'emmener au Portugal.

Par contre, Nadine est bientôt tentée par l'attitude de 'l'homme sérieux' quand elle accepte de participer aux missions vindicatives de Vincent et surtout quand elle s'inscrit au parti communiste. Selon Beauvoir, l'homme sérieux :

[...] veut se délivrer de sa subjectivité, mais sans cesse elle risque de se démasquer [...] transcendant tous les buts, la réflexion se demande : à quoi bon ? Alors éclate l'absurdité d'une vie qui a cherché en- dehors d'elle les justifications qu'elle seule pouvait se donner [...] toutes les fins poursuivies apparaissent comme arbitraires, inutiles (PMA 67).

Attirée par le communisme, Nadine déclare : « Au fond, les communistes, c'est du pareil au même que des bourgeois [...] C'est pas des révolutionnaires. Ils sont pour l'ordre, le travail, la famille, la raison. Leur justice c'est dans l'avenir; en attendant ils s'arrangent de l'injustice comme les autres » (MI 328-329). Le parti communiste la tente parce qu'elle peut appartenir à quelque chose et agir pour cette cause. Nadine est irritée par l'inertie apparente des adultes, et elle croit qu'en s'inscrivant à un parti, les choses iront plus vite. Mais elle se désillusionne très vite : « Le P.C. c'est un parti comme un autre [...] Je ne vois pas pourquoi moi j'entrerais » (MI 329). Nadine comprend que l'attitude sérieuse ne respecte pas la liberté de l'être.

Jusqu'ici, Nadine est passée de l'attitude passionnée, à celle du sous-homme, puis à celle de l'homme sérieux. Ensuite, elle se vautre un moment dans le nihilisme. Beauvoir explique que quand on est déçu par la cause du monde sérieux, on « s'amène parfois un renversement radical. Conscient de ne pouvoir rien être, l'homme décide alors de n'être rien ; c'est l'attitude [...] nihiliste » (PMA 67-68). Nadine éprouve ce sentiment de n'être rien, et elle dit à sa mère : « Je ne peux faire de carrière dans rien. Je ne suis pas une intellectuelle, et dans l'action, je me dégonfle. Je ne suis pas utilisable » (MI 338). Il est plus facile pour Nadine de dire : « Je suppose qu'au fond, je suis faite pour avoir un mari et des enfants comme toutes les femmes » (MI 338). Elle ne se rend pas compte qu'en optant pour la facilité, elle est en train de faire un choix libre qui va devenir important, car « tout refus est choix, tout silence a une voix » (PC 283). Elle n'est pas encore capable de reconnaître et d'assumer sa liberté.

Nadine semble ne vouloir rien faire, mais elle veut savoir ce qui se passe dans le monde. Elle a une intense curiosité par rapport au monde et elle est prête à interrompre sa

vie à Paris pour explorer le monde avec Henri. Beauvoir décrit l'aventurier comme quelqu'un qui aime l'action pour l'action :

Il trouve sa joie à déployer à travers le monde une liberté qui demeure indifférente à son contenu [...] Le goût de l'aventure [...] implique toujours [que] la liberté se réalise comme indépendance à l'égard du monde sérieux et que, d'autre part, l'ambiguïté de l'existence soit éprouvée non comme un manque mais sous sa figure positive (PMA 74-75).

Mais ce n'est pas seulement cela qui s'applique à Nadine ; c'est aussi le fait que « ce choix est très proche [...] d'une attitude authentiquement morale. L'aventurier ne se propose pas d'être ; il se fait délibérément manque d'être, il vise expressément l'existence ; [il est] engagé dans son entreprise » (PMA 75). Nadine essaie de convaincre Henri de l'emmener en voyage au Portugal parce qu'elle « veut [se] promener, c'est tout » (MI 93). Au Portugal elle voit un tas de choses différentes et Henri lui dit qu'avant la guerre, il y avait des magasins à Paris comme ceux-là. Elle veut essayer de tout voir, car c'est de l'expérience qu'elle cherche. Elle dit : « Une grande balade dans les montagnes ça serait bien, non ? tu aimes te balader [...] » (MI 155). Le monde l'intéresse et elle veut se jeter dans la vie.

Pourtant, Nadine est déchirée par des désirs contradictoires : elle n'est pas une intellectuelle, mais elle ne va pas avoir de métier ; elle veut avoir des aventures, mais elle est une secrétaire du S.R.L. ; elle conteste l'action politique, mais elle veut agir ; elle critique la littérature, mais elle aime lire des manuscrits ; elle s'inscrit au parti communiste pour ensuite le dénigrer : « J'entre au parti, j'en sortirai ; il faut que jeunesse passe » (MI 302) ; elle jouit de la liberté que lui accordent ses parents, mais elle aspire à

la sécurité ; elle conteste les positions philosophiques de ses parents, mais elle admire leurs valeurs. Comment expliquer son désir soudain de devenir épouse et mère ? Est-ce en émulation de sa propre mère ? Est-ce une manière de chercher le repos et d'en finir avec toutes les questions qui la rongent ? Mais Nadine se rend déjà compte que tout paradis conduit à l'ennui et à l'ataraxie. Elle est consciente de la nécessité d'agir. Elle dit à sa mère : « C'est très fatigant des vacances ; il faut tous les jours inventer son emploi du temps [...] Moi, ça m'emmerde de passer la journée dans ce carré de choux. Je vais prendre la machine et faire un tour » (MII 97). C'est comme Beauvoir le dit dans *Pyrrhus et Cinéas* :

L'homme est transcendance [...] C'est si difficile d'imaginer jamais aucun paradis. Le paradis, c'est le repos, c'est la transcendance abolie [...] Il faudrait pour que l'air y soit respirable qu'il laisse place à des actions, à des désirs, que nous ayons à le dépasser à son tour : qu'il ne soit pas un paradis [...] Les paradis immobiles ne nous promettent qu'un éternel ennui » (PMA 220).

C'est aussi avec Henri qu'elle parle du paradis quand ils sont en train de décider de rester en France ou d'aller vivre en Italie. Ils discutent et Nadine dit : « Tu sais, les gens qui rêvent au paradis, quand on les met au pied du mur, ils ne sont plus si pressés d'y aller » (MII 491). Henri lui demande si elle regrette de partir. Nadine lui répond : « Je te demande une chose : fais ce dont tu as envie, toi. Je suppose que je suis aussi égoïste qu'avant, ajouta-t-elle, mais je suis moins courte. Si je pense t'avoir forcé la main, ça m'empoisonnera l'existence » (MII 491). Thomas Busch pense aussi que Nadine change à la fin du livre, qu'elle est en train de mûrir : « Gradually, Nadine changes ; she comes to

know herself more clearly, to gain some critical perspective on herself in the ability to develop deeper relationships with others » (Busch 178).

En choisissant le rôle traditionnel d'épouse et de mère, Nadine a fait un choix libre. On sait qu'elle est jeune et que son parcours sera encore plus complexe dans l'avenir, mais on espère qu'elle est sur la voie de la transcendance. En choisissant une relation avec Henri, Nadine semble avoir appris l'importance de l'autre et de la réciprocité. Nadine comprend qu'Henri pourra seulement atteindre la transcendance s'il reste en France. C'est seulement s'ils continuent à évoluer et à *vouloir* leur liberté qu'ils auront des chances à connaître la transcendance et la réciprocité. Renée Wehrmann constate : « A good life seems to open up for Nadine, a life holding the kind of promise of happiness » (Wehrmann 109). Dans *La Force des choses*, Beauvoir écrit : « Sans décider si elle s'en saisirait, je lui offris, à la fin du livre, des chances de bonheur » (FC 285). À la fin du roman, on espère que Nadine va encore beaucoup apprendre avec Henri, et que les deux deviendront conscients de leur transcendance. Thomas Busch explique aussi : « Nadine has grown, with great difficulty and while still in many ways wounded, to be capable of reciprocity » (Scholz & Mussett 181).

Paule Mareuil

Comme l'ont souligné plusieurs critiques, Paule est *l'amoureuse* telle qu'elle est décrite dans *Le Deuxième sexe* : elle abdique sa liberté et se transcende à travers un homme. Par exemple, Elizabeth Fallaize explique : « Paule is the complete example of *The Second Sex's* analysis of *l'amoureuse* (the woman who makes a cult of love) who tries to attain her own being vicariously through that of a loved one » (Fallaize 09).

Genevieve Shepherd dit aussi : « This psychological stereotype so clearly mirrors the literary character of the hapless Paule » (Shepherd 165). Dans le livre entièrement consacré aux *Mandarins*, Shannon Mussett dit : « As Beauvoir shows us (through the unfortunate depiction of Paule), the amoureuse not only loses herself in the beloved, but can very easily slip into irrationality and insanity » (Scholz et Mussett 146).

Selon Beauvoir, Paule cherche ainsi à remplacer sa propre transcendance par celle d'Henri. Il est plus facile de vivre à travers autrui que de risquer l'échec, alors Paule se fait accroire qu'elle vit 'le grand amour' au lieu de prendre la responsabilité de sa vie. Cependant, si on étudie Paule à la lumière de *Pour une morale de l'ambiguïté*, on découvre chez elle une plus grande complexité. Elle va de la passion tyrannique, qui mène à la catégorie du sérieux, pour enfin sombrer dans l'attitude nihiliste.

Paule se dit amoureuse d'Henri, mais le problème, c'est que son amour domine toute sa vie. Henri se rend compte qu'« il avait vu dans son sacrifice une bouleversante preuve d'amour ; plus tard, il s'était étonné que Paule éludât toutes les occasions de tenter sa chance et il s'était demandé si elle n'avait pas pris prétexte de leur amour pour se dérober à l'épreuve » (MI 26). Henri se rend compte qu'au lieu de vivre comme un Sujet, Paule a décidé de vivre comme l'Autre parce que c'est plus facile. Comme cela, elle peut vivre dans l'ombre du Sujet – Henri. Les autres personnages, surtout Lucie Belhomme et Henri, analysent Paule d'un point de vue très négatif. Lucie Belhomme est très sévère, affirmant que Paule n'aimait pas vraiment le chant, que c'était seulement une manière d'attraper un homme dans sa vie : « Ce qu'elle souhaitait c'était de trouver quelqu'un de sérieux qui s'occupe d'elle, et elle a eu vite fait de laisser tomber tout le reste. Elle a eu raison ; elle n'aurait jamais fait une carrière » (MI 308). Anne résume bien ce que Lucie

Belhomme pense de Paule : « une petite putain arrogante et fainéante qui cherchait un protecteur en chantonnant » (MI 309). Mais le témoignage de Lucie est suspect puisqu'elle cherche à démolir Paule dans le but d'attirer Henri dans son filet.

Henri lui-même juge Paule très sévèrement : « une fausse amoureuse qui joue la grandeur, la générosité, l'abnégation alors qu'elle est sans orgueil et sans courage, butée dans l'égoïsme de ses feintes passions » (MI 443). Bien que Beauvoir dénonce l'inauthenticité de la femme amoureuse dans *Le Deuxième sexe*, elle défend la passion (de l'homme) dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : l'homme passionné est une subjectivité qui choisit librement l'objet, et il est donc sur la voie vers la transcendance. La passion se convertit en authenticité si « à travers l'être visé – chose ou homme – on destine son existence à d'autres existences, sans prétendre l'engluier dans l'épaisseur de l'en-soi » (PMA 85). Au début du roman, Paule est sur la bonne voie parce qu'elle encourage Henri à travailler sur ses projets et à dévoiler sa subjectivité : « Tu ne vas pas travailler? [...] c'est plus d'un an que tu n'as rien écrit » (MI 12)

Le problème, c'est que l'amour de Paule se transforme en tyrannie et en dépendance. Après la Libération, elle pousse Henri à abandonner la politique et à se consacrer à la littérature : « Autrement dit, je suis libre de faire ce que tu veux, dit-il d'une voix ironique » (MI 137). Anne constate que les circonstances ont changé, alors ce n'est pas grave si Henri veut écrire des articles au lieu d'un livre. Paule dit passionnément : « Qu'importent les circonstances! [...] Il ne faut pas qu'il change » (MI 297). Comme le dit Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : « Le passionné n'est pas seulement facticité inerte ; il est, lui aussi sur le chemin de la tyrannie ; il sait que sa volonté n'émane que de lui, mais il peut néanmoins prétendre l'imposer à autrui » (PMA

83). Paule veut qu'Henri travaille sur ce projet pour que sa vie à elle serve à quelque chose. Le problème, c'est que Paule lui *impose* ce projet. Paule dit à Anne : « Je ne souhaite aucune gloire personnelle ; un grand amour me semble une chose bien plus importante qu'une carrière ; tout ce que je regrette, c'est que sa réussite ne dépende pas que de moi » (MI 295). La littérature est importante et valable, mais on ne peut pas imposer notre projet sur autrui : il peut seulement devenir un point de départ pour autrui.

Paule fait le 'sacrifice' de son existence pour son amour. Elle le dit clairement : « Pourquoi penses-tu que j'ai renoncé au chant, il y a dix ans? Parce que j'ai compris qu'Henri m'exigeait tout entière » (MI 295). Paule ressemble à l'homme passionné de *Pour une morale de l'ambiguïté* : « Ayant engagé toute sa vie dans un objet extérieur qui peut sans cesse lui échapper, il éprouve tragiquement sa dépendance. Même s'il ne se dérobe pas d'une manière définitive l'objet ne se donne jamais » (PMA 82). On sait que Paule dépend d'Henri parce qu'elle dit : « Mais c'est fini. Il n'y a que toi : moi je ne suis rien. J'accepte de n'être rien, et j'accepte tout de toi » (MII 148). Et pourtant, elle déclare à Henri : « Ta vie est ma vie puisque je lui ai sacrifié la mienne ; j'ai des droits sur elle » (MI 445). Paule est convaincue que rien d'autre n'a de la valeur sauf son amour pour Henri. Elle ne remet pas son amour en question : si elle a de l'amour dans sa vie, elle n'a besoin de rien d'autre :

'Je t'ai dit qu'à présent je t'aimais en toute générosité, dans un respect absolu de ta liberté. Ça signifie que je ne te demande aucun compte ; tu peux coucher avec d'autres femmes, et me le taire sans te sentir coupable envers moi. Ce qu'il y a de quotidien et de banal dans ta vie, j'y suis de plus en plus indifférente' (MI 478).

Paule n'est pas seulement tyrannique dans son amour : elle adopte l'attitude de l'homme sérieux. Comme le dit Beauvoir, « Le sérieux conduit à un fanatisme aussi redoutable que le fanatisme de la passion » (PMA 64). Henri se plaint : « Je haïssais ce chien, cet escalier, l'amour fanatique de Paule, ses silences, ses éclats, ses malheurs » (MI 447). Le fanatisme de Paule transforme son amour en une cause, ce qui l'apparente à l'homme sérieux décrit dans *Pour une morale de l'ambiguïté*. Elle se concentre entièrement sur Henri, et elle ne va pas le quitter. Maintenant, l'amour devient une 'mission' : « J'ai ma mission, moi aussi, dit-elle d'un ton farouche, et je la remplirai. Je ne permettrai pas qu'on te détourne de toi » (MI 434). Henri devient sa *cause*, comme elle le dit à Anne : « Henri, rends-toi compte, c'est moi qui l'ai fait ; je l'ai créé comme il crée les personnages de ses livres, et je connais comme il les connaît. Il est en train de trahir sa mission ; c'est à moi de l'y reconduire. Et voilà pourquoi je ne peux pas penser à m'occuper de moi » (MI 298). Paule renie sa liberté au profit d'une fin qu'elle prétend absolue, comme le dirait Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* (61).

Il est vrai que le projet se pose *d'abord* comme un absolu, mais c'est seulement un absolu temporaire qui devient un point de départ pour autrui. Ce qui est important pour l'homme sérieux, « ce n'est pas tant la nature de l'objet qu'il préfère à lui-même : c'est le fait de pouvoir se perdre en lui » (PMA 61). On voit cette disposition chez Paule, quand elle s'explique et qu'elle se justifie devant Anne :

Il y a une part superficielle de lui-même contre laquelle je lutte et qui nous sépare, oui, dit-elle. Mais fondamentalement, nous sommes un seul être. Je l'ai senti souvent autrefois ; je me rappelle même avec netteté ma première illumination :

j'en ai été presque effrayée ; c'est étrange, tu sais, de se perdre absolument en un autre. Mais quelle récompense quand on retrouve l'autre en soi! (MI 300)

La tendance de l'homme passionné de se faire tyran est aussi celle de l'homme sérieux, autrement dit : « [Le sérieux] ne met rien en question [...] il est naturel qu'il se fasse tyran [...] Méconnaissant avec mauvaise foi la subjectivité de son choix, il prétend qu'à travers lui s'affirme la valeur inconditionnée de l'objet ; et d'un même mouvement il méconnaît aussi la valeur de la subjectivité et de la liberté d'autrui » (PMA 64).

La passion se transforme en tyrannie et ensuite, elle peut se métamorphoser en une cause, comme on le voit dans le cas de Paule. Mais si l'être est déçu par la cause, il risque de sombrer dans le nihilisme, selon Beauvoir : « L'échec du sérieux amène parfois un renversement radical. Conscient de ne pouvoir rien être, l'homme décide alors de n'être rien ; c'est l'attitude que nous appellerons nihiliste [...] Le nihilisme est le sérieux déçu se retournant sur lui-même » (PMA 67-68). Paule sait que son amour pour Henri est une cause perdue parce qu'il ne l'aime plus. Elle se laisse aller au désespoir et elle sombre dans la folie. Et, une fois qu'elle est 'guérie' par le docteur Mardrus, elle ne fait plus qu'un emploi négatif de sa liberté, comme Nadine après la mort de Diégo.

Le nihiliste fait l'erreur de définir l'homme « non comme l'existence positive d'un manque, mais comme un manque au cœur de l'existence [...] Et si la liberté s'éprouve ici sous une forme de refus, elle ne s'accomplit pas authentiquement » (PMA 73). Cette conduite inauthentique chez Paule se manifeste par ses tentatives molles d'écrire, par des soirées mondaines et superficielles et par des liaisons amoureuses avec plusieurs hommes. Julien fait cette remarque désobligeante : « Une femme bien charmante, Paule Mareuil ; seulement elle aime trop les queues » (MII 374). Paule essaie

d'écrire, mais elle le fait pour des raisons inauthentiques : « J'ai décidé de devenir célèbre, dit-elle ; je veux sortir, voyager, connaître des gens, je veux la gloire et l'amour » (MII 350).

Ce passage fait écho à ce que Beauvoir dit dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : « Si l'œuvre devient une idole par où l'artiste croit s'atteindre comme être, il referme autour de lui l'univers du sérieux » (PMA 88). Paule ne se transcende pas dans une œuvre authentique parce qu'elle ne cherche que la célébrité. Elle n'a pas compris que ses efforts nous ne sont que les gestes du nihiliste qui sombre dans le défaitisme : « Il est peu de vertu plus triste que la résignation [...] nul ne songerait à considérer cette morne passivité comme le triomphe de la liberté » (PMA 37-38). Paule n'est donc pas sur la voie de la transcendance parce que ses actions ne créent pas un point de départ pour autrui et que la véritable réciprocité avec les autres n'est pas possible.

Ainsi, les idées philosophiques exprimées dans *Pyrrhus et Cinéas* et *Pour une morale de l'ambiguïté* nous permettent d'examiner les personnages des *Mandarins* d'après leur attitude envers la transcendance et la réciprocité. Comme le dit Beauvoir dans son article intitulé « Littérature et métaphysique », les personnages reflètent des expériences tout aussi 'complètes' et 'inquiétantes' que l'expérience vécue (LM 90).

Mais cette analyse serait incomplète sans l'apport d'Anne Dubreuilh, narratrice homodiégétique⁸ de la moitié du roman, non pas parce qu'elle est psychanalyste, mais parce qu'elle cherche avant tout la vérité : « Mon but n'était pas de procurer à mes malades un confort intérieur fallacieux ; si je cherchais à les délivrer de leurs chimères intimes, c'était pour les rendre capables d'affronter les vrais problèmes qui se posent dans le monde » (MI 94). C'est moins en tant que psychanalyste – et encore moins comme

⁸ C'est-à-dire un personnage qui raconte une histoire à laquelle il participe activement.

marxiste – qu'elle parle ; au contraire, elle analyse les autres du point de vue de la philosophie de Beauvoir qui critique les « métaphysiques raisonnables » et les « éthiques consolantes dont on prétend nous leurrer » (PMA 13). Comme Beauvoir, Anne veut « regarder en face la vérité » (PMA 14). « Non », dit Anne, « je refuserai la prudente réflexion, la fausse solitude et ses consolations sordides » (MII 363). C'est exactement ce que préconise Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* :

Je pense que [...] l'existentialisme ne propose pas au lecteur les consolations d'une évasion abstraite : l'existentialisme ne propose aucune évasion. C'est au contraire dans la vérité de la vie que sa morale s'éprouve et elle apparaît alors comme la seule proposition de salut qu'on puisse adresser aux hommes (PMA 196).

De temps à autre, Robert fait écho à certains passages des textes philosophiques de Beauvoir, par exemple quand il dit que la réalité n'est pas figée (MII 457). Mais plus que tout autre personnage, Anne analyse les autres d'un point de vue existentialiste – ou mieux – beauvoirien.

CHAPITRE II

*‘Récolter ce qu’on a semé’ : Anne et son prochain*⁹

Simone de Beauvoir est consciente de ce que veut dire notre relation avec autrui. Dans *La Force de l'âge*, en parlant de *Pyrrhus et Cinéas*, elle dit : « L'individu ne reçoit une dimension humaine que par la reconnaissance d'autrui » (FA 628). Il faut rappeler que « l'existence d'autrui en tant que liberté définit ma situation et elle est même la condition de ma propre liberté » (PMA 113). Beauvoir montre l'importance du regard d'autrui : « Un enfant a achevé un dessin ou une page d'écriture, il court les montrer à ses parents, il a besoin de leur approbation autant que de bonbons ou de jouets, le dessin exige un oeil qui le regarde ; il faut que pour quelqu'un ces lignes désordonnées deviennent un bateau [...] » (PC 262). C'est avec autrui que la transcendance est possible, parce que les autres jettent un regard sur notre projet et ils le reprennent pour le dépasser à leur tour. Le but de ce chapitre est d'examiner les personnages du point de vue d'Anne pour démontrer qu'elle maîtrise les principes existentialistes fondamentaux.

Lewis Brogan

Anne fait une analyse très lucide de Lewis tout le long du roman. Au début de leur relation, elle nous décrit Lewis d'un point de vue positif, mais à mesure que leur histoire se déroule, l'analyse devient plus négative. Ce n'est pas parce que leur amour est au bord de la rupture que l'analyse change, mais plutôt parce qu'Anne le regarde plus objectivement : « Pour la première fois j'essayai de le voir avec d'autres yeux que les

⁹ Ce titre est inspiré de Lambert quand il dit : « On a fait de la Résistance pour défendre l'individu, son droit à être lui-même et à être heureux; il est temps de récolter ce qu'on a semé » (MI 228). Anne reprend cette citation : « ‘Récolter ce qu'on a semé’ », disait Lambert (MI 239). Henri utilise aussi cette image : « Agir en équipe, sans s'occuper de soi, semer, encore semer, ne jamais récolter » (MI 267).

miens : avec les yeux malveillants de Dorothy » (MII 405). Au début de leur amour, on voit qu'Anne reconnaît les traits existentialistes de Lewis, traits qu'elle admire :

Il ignorait les phrases toutes faites et les rites de la politesse ; ses prévenances, il les improvisait et elles ressemblaient aux inventions de la tendresse [...] [Lewis était un] écrivain-de-gauche-qui-s'est-fait-lui-même [...] On sentait à travers ses récits qu'il ne se reconnaissait aucun droit sur la vie et que pourtant il avait toujours eu passionnément envie de vivre, ça me plaisait, ce mélange de modestie et d'avidité (MII 14).

C'est aussi grâce aux questions inspirées par l'amour d'Anne que le lecteur apprend pourquoi il veut écrire :

« Je connais des tas de gens différents : j'ai envie de montrer à chacun comment les autres sont pour de vrai. On raconte tant de mensonges [...] À vingt ans j'ai compris que tout le monde me mentait et ça m'a mis dans une grande colère ; je crois que c'est pour ça que j'ai commencé à écrire et que je continue » (MII 15).

Les mobiles de Lewis semblent être aussi authentiques que ceux des intellectuels français. Anne est consciente de ses qualités, et c'est pourquoi elle est attirée par Lewis. Dans un mouvement de dévoilement, Anne apprend au lecteur qu'« il déteste les théories, les systèmes, les généralisations [...] pour lui une idée n'est pas un assemblage de mots, c'est quelque chose de vivant » (MII 278). Ceci est très important parce que si ses romans n'étaient qu'un 'assemblage de mots', ils seraient inauthentiques et injustifiés. Anne cherche les qualités authentiques de Lewis en se concentrant surtout sur ses textes littéraires :

Il se contentait de peu, mais il avait refusé avec violence d'être frustré de tout. Il y avait dans ses romans un drôle de mélange de tendresse et de cruauté parce qu'il détestait presque autant que leurs oppresseurs les victimes trop complaisantes. Il réservait sa sympathie aux gens qui tentaient au moins des évasions personnelles dans la littérature, l'art, la drogue, à la rigueur le crime, au mieux dans le bonheur (MII 242).

Ce qui est remarquable ici, c'est qu'Anne reconnaît la facilité avec laquelle l'être peut glisser du projet authentique à la passion inauthentique. Dans ses rapports avec Anne, Lewis ressemble beaucoup à l'homme passionné de *Pour une morale de l'ambiguïté*, transformant son « évasion personnelle » en une possession personnelle. Par exemple, il n'aime pas ça quand, brillante et éloquente, Anne devient le centre d'attention dans leur groupe d'amis. S'il était vraiment amoureux, il serait fier d'elle et il l'encouragerait au lieu d'être jaloux. Les conditions de la transcendance nous incitent à aider notre prochain, selon Beauvoir, pas à les rabaisser.

Quand Anne commence à voir Lewis avec d'autres yeux, elle se rend compte que « c'est vrai qu'il était égoïste. Il avait décidé de tirer de notre histoire le plus d'agrément et le moins d'ennui possible et ce que je ressentais, moi, ça lui était bien égal » (MII 405). Lewis n'est pas du tout content qu'elle reparte en France, bien qu'il ne soit pas prêt lui non plus à quitter son pays. Anne sait que l'amour n'est pas tout. Comme le dit si bien Robert : « Tu n'aurais plus de métier, plus d'amis, tu serais entourée de gens qui n'ont aucune de tes préoccupations, qui ne parlent même pas ta langue, tu serais coupée de tout ton passé, et de tout ce qui compte pour toi... » (MII 358). Bien qu'elle souffre beaucoup chaque fois qu'elle rentre en France, elle n'est pas prête à tout sacrifier à l'amour comme

l'aurait fait Paule. Sa lucidité la sauvegarde de l'abdication totale de sa liberté et l'aide à constater l'inauthenticité de Lewis.

Robert Dubreuilh

C'est avec cette même lucidité qu'Anne analyse son mari Robert. Selon Terry Keefe : « Robert represents security » pour Anne (Keefe, 1998 105), ce qui ne l'empêche pas de critiquer son opportunisme politique tout en admirant son inépuisable énergie. Comme Paule envers Henri, elle a peur que Robert renonce à l'écriture. Elle fait exprès de nous dire que « ce qui me déconcertait, c'est d'avoir aperçu Robert à travers des yeux qui n'était pas les miens » (MI 61), exactement comme elle le fait pour Lewis.

Anne constate que Robert est très authentique parce qu'il « ne se trompe pas souvent et il ne se ment jamais » (MI 61). Par contre, elle est très sensible au fait que Robert commence à vieillir et surtout, que la situation politique n'est plus la même que pendant l'Occupation :

S'il aide à bâtir un avenir hostile à toutes les valeurs auxquelles il croit, son action est absurde ; mais s'il s'entête à maintenir des valeurs qui ne descendront jamais sur terre, il devient un de ces vieux rêveurs auxquels il tient avant tout à ne pas ressembler. Non [...] c'est, en tout cas, l'échec, l'impuissance ; pour Robert, c'est mourir tout vif. Voilà pourquoi il se jette avec cette passion dans la lutte : il me dit que la situation lui offre une chance qu'il a attendue toute sa vie, soit ; mais elle comporte aussi un danger plus grave qu'aucun de ceux qu'il a connus, et il le sait » (MI 81).

La lutte politique est très importante pour Robert, car l'avenir du monde lui tient à cœur.

Comme Henri, Robert est déchiré entre la politique et la littérature, mais à un moindre degré, et en plus, il finira par trouver le moyen de les intégrer. Anne a peur que Robert laisse tomber la littérature : « Le livre vaut ce qu'il vaut [parce qu'] un homme qui ose se découvrir, c'est si rare » (MI 63). Anne veut que Robert continue à écrire d'abord parce qu'elle croit à la valeur intrinsèque de la littérature : « Moi, je trouve vos livres très importants [...] ça serait horriblement triste un monde sans littérature et sans art » (MI 66). Mais elle croit aux romans de Robert en particulier :

Pour vous, ça serait très triste, [...] Si vous n'écriviez plus, vous ne seriez plus du tout heureux. [...] je me rappelais comme il était anxieux le soir où il m'a dit : « Mon oeuvre est encore devant moi ! » Il tient à ce que cette oeuvre pèse, à ce qu'elle reste. Il a beau protester : il est avant tout un écrivain. Au commencement peut-être il ne songeait qu'à servir la révolution, la littérature n'était qu'un moyen : elle est devenue une fin, il l'aime pour elle-même, tous ses livres le prouvent (MI 67).

Anne comprend que la littérature est devenue pour Robert une manière de vivre et de s'exprimer. Elle voit que Robert se transcende, comme le préconise Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : il agit dans le risque et le doute. Anne explique avec perspicacité le rôle que joue l'art dans la vie de Robert : « Il travaille, il agit, alors l'avenir existe pour lui plus que le passé. Et il écrit : tout ce qui tombe hors de son action, le malheur, l'échec, la mort, il leur fait leur part dans ses livres, et il se sent quitte » (MI 70). Robert occupe une place importante dans le milieu intellectuel français parce qu'on respecte son opinion et son dynamisme incomparable. Mais Anne a aussi besoin des

livres de Robert pour des raisons personnelles : ils lui donnent, dit-elle, « un petit goût d'éternité » (MI 80).

Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir démontre qu'un projet peut devenir une fin temporairement absolue et un point de départ pour autrui. C'est exactement ce que fait Robert en créant des points de départ pour Anne :

J'avais lu ses romans et je ne les avais guère aimés ; j'attendais qu'ils me délivrent quelque message exaltant, et ils me parlaient de gens quelconques, de sentiments frivoles, d'un tas de choses qui ne me semblaient pas essentielles [...] Avec lui tout prenait mille sens : les visages, les voix, les vêtements des gens, un arbre, une affiche, une enseigne au néon, n'importe quoi. Du coup, j'ai relu ses romans. Et j'ai compris que je n'y avais rien compris. Dubreuilh donnait l'impression d'écrire capricieusement, pour son seul plaisir, des choses tout à fait gratuites ; et pourtant, le livre fermé, on se retrouvait bouleversé de colère, de dégoût, de révolte, on voulait que les choses changent. À lire certains passages de son oeuvre, on l'aurait pris pour un pur esthète : il a le goût des mots ; et il s'intéresse sans arrière-pensée à la pluie et au beau temps, aux jeux de l'amour et du hasard, à tout ; seulement il n'en reste pas là : soudain vous vous trouvez jeté dans la foule des hommes et tous leurs problèmes vous concernent. Voilà pourquoi je tiens tant à ce qu'il continue d'écrire. Je sais par moi-même ce qu'il apporte à ses lecteurs. Entre sa pensée politique et ses émotions poétiques, il n'y a pas de distance. C'est parce qu'il aime tant la vie qu'il veut que tous les hommes en aient largement leur part ; et parce qu'il aime les hommes, tout ce qui appartient à leur vie le passionne (MI 71- 73).

Avec le temps, Anne a compris que Robert n'écrit pas seulement pour lui-même mais pour autrui aussi. Mais grâce à Scriassine, elle se rend compte que depuis la Libération, tous les intellectuels français sont dans une impasse : « Robert tient solidement à quelques idées et nous étions sûrs avant la guerre qu'elles s'incarneraient un jour dans la réalité ; toute sa vie il s'est employé à la fois à les enrichir et à préparer leur incarnation : mais supposons que celle-ci ne doive jamais se produire ? » (MI 80-81). Encore mieux que Scriassine, Anne dévoile l'impasse dans laquelle se trouve son mari : « S'il aide à bâtir un avenir hostile à toutes les valeurs auxquelles il croit, son action est absurde ; mais s'il s'entête à maintenir des valeurs qui ne descendront jamais sur terre, il devient un de ces vieux rêveurs auxquels il tient avant tout à ne pas ressembler » (MI 81). Robert veut travailler pour créer un meilleur monde, mais « écrire, c'est ce qu'il aime le plus au monde, c'est sa joie, c'est son besoin, c'est lui-même. Y renoncer ça serait un suicide » (MI 81). Tout en désirant ardemment que Robert continue à écrire, Anne se rend compte que l'écriture remplit sa vie et qu'il n'a pas besoin d'elle : « Donne à Robert du papier, du temps et il ne lui manque rien » (MII 356-7), comme le dit Paule. Anne comprend que la créativité permet à l'être de se transcender, et c'est pourquoi elle préfère que Robert fasse de la littérature plutôt que de la politique : entre l'homme sérieux décrit dans *Pour une morale de l'ambiguïté* et l'écrivain, elle choisit l'écrivain.

Par contre, Robert ne remplit pas les deux conditions de l'authenticité selon Beauvoir : transcendance *et* réciprocité. Homme public, Robert a très peu de relations intimes, et Anne souligne souvent qu'il est très seul, même au milieu d'une assemblée. Mais elle voit beaucoup plus clairement que Robert lui-même à quel point il ne peut pas se passer d'intimité, et que son amitié avec Henri lui est surtout nécessaire : « Quinze ans

d'amitié effacés en une heure! Henri ne s'assiérait plus dans ce fauteuil, nous n'entendrions plus sa voix gaie. Comme Robert allait être seul! Et Henri : quel vide dans sa vie! Non, ça ne pouvait pas être définitif » (MII 186). Anne reconnaît que Robert « peut être brutal quand il veut arriver à tout prix à ses fins » (MI 318), mais même s'il a mal traité Henri, « il était déjà bien assez seul, il ne fallait surtout pas qu'il perde cette amitié » (MI 318). La clairvoyance d'Anne se manifeste très bien quand elle explique la complexité de son mari :

Plus Robert tient aux gens, plus il exige d'eux [...] Avec Nadine, par exemple, je l'ai bien remarqué : du moment où il a cessé de trop attendre d'elle, il s'en est un peu détaché. – Ah! Mais ce n'est pas du tout pareil d'être exigeant dans l'intérêt d'autrui ou dans le sien à soi ; au premier cas, oui, c'est une preuve d'affection... – Mais pour Robert les deux se confondent! (MI 318).

Ainsi, l'exigence de Robert masque son attachement à quelqu'un, mais il risque ainsi d'aliéner les autres.

Henri Perron

Anne respecte son mari, mais elle est capable de se distancier de lui pour le critiquer, surtout par rapport à son refus de dénoncer les camps soviétiques. Elle se rend compte de sa mauvaise foi et elle lui tient tête. Elle est tout à fait d'accord avec Henri, pour qui elle a beaucoup de sympathie. Tout le long du roman, elle prend le parti d'Henri, même à l'égard de Paule et de Nadine. Loin de le critiquer, elle jette un regard positif sur lui. Elle est très consciente de la crise qu'Henri est en train de traverser, et elle veut à tout prix « dissiper cette espèce de rancune que je pressentais chez Henri » (MI 318). Anne pense même qu'ils auraient pu devenir amants : « L'intimité, la confiance de cette heure,

nous aurions pu la prolonger jusqu'à l'aube : par-delà l'aube peut-être. Mais pour mille raisons il ne fallait pas essayer. Ne fallait-il pas ? En tout cas, nous n'avons pas essayé » (MI 324). Pendant la fête de la Libération, Henri, de son côté, avait pensé : « Si elle n'avait pas été une vieille amie et la femme de Dubrueilh, il lui aurait volontiers fait un doigt de cour » (MI 25).¹⁰ Mais Henri et Anne ne sont pas des amoureux : ce sont des âmes-sœurs.

Comme elle le fait pour Lewis et Robert, Anne est extrêmement sensible à Henri comme écrivain : « J'aime tous les livres d'Henri, ils me touchent personnellement ; mais je reconnais que jamais encore il n'avait rien fait d'aussi bon [...] cette fois il n'y avait aucune distance entre l'intrigue et les idées : il suffisait d'être attentif à l'anecdote, et le sens de la pièce s'imposait à vous » (MII 184). Elle est profondément touchée par cette pièce qui n'oublie pas le passé mais qui s'ouvre sur l'avenir. Quand Henri écrit, dit-il, « il se sentait installé dans l'éternité » (MI 154). Anne déclare qu'elle aime les livres parce qu'ils ont gardé pour elle « un petit goût d'éternité » (MI 80). Les paroles d'Anne et d'Henri se font souvent écho, par exemple quand Anne dit : « Survivre, habiter de l'autre côté de sa vie [...] » (MI 269). Et quel est le nom de la pièce dont Henri est si fier et qui touche tant Anne ? *Les Survivants*... (MII 184). Anne a « un grand élan de sympathie pour Henri ; c'est si rare, la vraie simplicité » (MII 185). Elle a peut-être tant d'estime pour Henri parce qu'il fait ce qu'elle aurait besoin de faire : écrire, agir, démystifier. Ils pensent tous les deux exactement la même chose sur l'écriture.

Juge perspicace des autres, Anne ne dit rien de négatif d'Henri, sans doute parce qu'elle sent avec lui beaucoup d'affinité intellectuelle et politique : « Je me sentais

¹⁰ Même Paule croit qu'Henri et Anne sont amants : « Tu sais bien que je sais que tu couches avec Henri. Ce que je veux, c'est que tu me dises quand ça a commencé. [...] J'ai deviné la vérité cette nuit de mai 45 où vous avez prétendu vous être perdus dans la foule » (M II 212),

vraiment en confiance avec Henri » (MI 319). Anne voit qu'Henri est en train de lutter pour être une personne morale, se posant constamment des questions, « se voulant libre », comme Beauvoir le dit dans *Pour une morale de l'ambiguïté*. Henri incarne parfaitement l'idée que : « la moralité réside dans la douleur d'une interrogation indéfinie » (PMA 165). Il se sent désillusionné de tout ce qui l'entoure, mais il tente sans cesse de justifier ses projets : malgré ses crises de doute à la Cinéas, il continue à sonder son cœur pour cerner ce que lui considère le plus important, et dans ce sens, il est authentique.

Nadine Dubreuilh

Anne reconnaît la profondeur philosophique chez Henri quand elle dit : « Perron n'est pas le genre de type qu'on ramasse et qu'on laisse tomber : [Nadine] va se mettre à tenir beaucoup trop à lui » (MI 107). Quand Nadine était amoureuse de Diégo, ses rapports avec sa mère étaient excellents, mais après sa mort, elles ont connu les mauvais rapports mère-fille décrits dans *Le Deuxième sexe*. Anne s'accuse elle-même de ne pas avoir d'instinct maternel : « Peut-être l'aurais-je soulagée si je l'avais prise dans mes bras en lui disant : 'Ma pauvre petite fille, pardonne-moi de ne pas t'aimer davantage' » (MI 96). Elle déclare qu'elle n'a pas désiré d'enfant et qu'elle ne l'aime pas assez (MI 101). Par contre, elle affirme : « il y a une vraie mesure qui est ce bruit de rongeur, ce bruit de souci dans ma poitrine » (MI 282). Henri sait qu'il y a quelque chose qui ne 'colle' pas entre elles, mais il sait que « ces deux femmes se seraient fait tuer l'une pour l'autre » (MII 450).

Pour vraiment comprendre Nadine, il faut donc aller au-delà de la perspective féministe et de nouveau puiser dans *Pour une morale de l'ambiguïté*. Nadine est en pleine crise d'adolescence, et comme le dit Beauvoir, c'est une étape critique dans la vie parce

qu'on reconnaît pour la première fois sa liberté : « C'est l'adolescence qui apparaît comme le moment du choix moral : alors la liberté se révèle et il faut décider de son attitude en face d'elle » (PMA 53). Après la mort de Diégo, Nadine couche avec beaucoup d'hommes, par esprit de révolte, mais aussi parce qu'elle est en train d'explorer beaucoup de choses dans la vie. Mais sa liberté lui pèse parce qu'elle n'a pas encore compris comment l'utiliser positivement. Anne sait qu'il y a beaucoup plus de possibilités dans la vie pour Nadine et que si elle veut aider sa fille à faire des choix authentiques, il faudra la mettre en face des exigences de la liberté : « 'Laisse-la donc libre. Il ne faut pas la buter', m'a dit Robert. Je n'avais pas le choix. Si j'avais continué à lutter, Nadine se serait mise à me haïr et elle aurait fait exprès de me narguer » (MI 100). Elle se comporte comme une adolescente typique en voulant la 'revanche' même si, grâce à ses parents intellectuels, elle a eu une enfance extrêmement libre de contraintes.

Anne sait que Nadine peut « être capable d'un sincère amour ; elle m'était reconnaissante de ne pas avoir contrarié son coeur » (MI 44). Le problème c'est que « Nadine s'agrippe à un homme après l'autre parce que quand elle est seule elle ne se sent pas venir ; c'est ça qui m'inquiète » (MI 107). Anne est consciente du fait que Nadine a peur de la vie, et que ce n'est pas à cause de la mort de Diégo, comme le pense Robert. Anne constate que c'est parce qu'« elle avait découvert trop brutalement le malheur, elle en restait trop égarée de révolte et de désespoir pour qu'on pût avoir prise sur elle » (MI 100). Selon Anne, ce n'est pas la seule raison pour laquelle Nadine couche avec beaucoup d'hommes :

Les exigences de Robert avaient toujours été toniques, mais elles avaient fini par décourager Nadine. Il ne lui donnait pas d'ordres : il lui faisait confiance, il

attendait, et elle se piquait au jeu ; elle avait lu trop jeune des livres trop sévères, elle avait participé trop précocement aux conversations des adultes. Et puis elle s'était fatiguée de ce régime, elle s'était dépitée d'abord contre elle-même, et elle prenait maintenant une espèce de revanche en s'appliquant à décevoir Robert (MI 108).

Anne dénonce constamment la mauvaise foi de sa fille : « C'était sa tactique de m'attaquer chaque fois qu'elle était dans son tort ou simplement qu'elle doutait d'elle-même ; je ne répondis rien » (MI 100). Quand Nadine déclare que personne ne voudra l'épouser parce que les hommes aiment mieux seulement coucher avec elle, Anne pense : « Je connaissais bien cette manière qu'elle avait de dire sur elle-même d'un ton très naturel les choses les plus désagréables, comme si par sa désinvolture elle en avait désarmé et dépassé l'aigre vérité » (MI 338). Anne dépiste facilement la manœuvre de Nadine quand elle tombe enceinte : « 'Tu l'as fait exprès?' [...] Jamais Nadine ne m'avait soufflé mot de ce désir de maternité ; était-ce la malveillance qui me suggérait qu'elle avait surtout souhaité par cette manoeuvre obliger Henri à l'épouser? » (MII 364). Anne la critique parce qu'elle ne croit pas que les mobiles de sa fille soient authentiques : « Je doutais que Nadine pût trouver le bonheur à l'intérieur d'une vie ménagère ; je la voyais mal tout absorbée à se dévouer à un mari et à un enfant » (MII 365). Anne avait d'abord approuvé le métier de secrétaire pour sa fille (MI 108), mais elle reconnaît le besoin de transcendance chez sa fille : « Nadine ne pourra jamais s'intéresser qu'à un intellectuel [...] elle adore discuter, s'expliquer : il lui faut mettre sa vie en mots » (MII 101).

Anne n'a aucune indulgence envers sa fille, l'analysant comme si elle était une de ses clientes, mais elle constate une évolution importante chez sa fille. Pour utiliser sa

liberté d'une façon positive, Nadine a besoin de comprendre le sens de la liberté et de la réciprocité. À la fin du roman, on a de l'espoir pour Nadine parce qu'elle se rend compte qu'elle est égoïste par rapport à Henri. La décision de rester en France ou de partir pour l'Italie devrait être faite réciproquement, librement et dans la voie de la transcendance. Nadine est en train de découvrir un principe essentiel de *Pyrrhus et Cinéas* : c'est seulement avec deux personnes transcendantes qu'on va pouvoir maintenir l'équilibre dans une relation, et c'est grâce à la réciprocité qu'on a des chances de l'obtenir. Anne sait que le choix de se marier doit être libre, et que Nadine ne doit pas forcer la main d'Henri : « Ne suggère pas à Henri de t'épouser sans être sûre qu'il en a vraiment envie ; je veux dire qu'il en a envie égoïstement, pour lui-même, et pas seulement pour l'enfant et pour toi. Sans ça, ce sera un mariage désastreux » (MII 365). Pleinement conscient de la manoeuvre de Nadine, Henri choisit de l'épouser librement, et c'est ça ce qui donne de l'espoir à leur relation. En faisant le point sur cette relation, Anne révèle ses valeurs existentialistes. De plus, elle aide Nadine à se transcender en l'aidant à devenir plus consciente des besoins des autres.

Paule Mareuil

Avant Nadine, Paule avait été l'amante d'Henri, et elle se considérait comme sa femme depuis dix ans. La lucidité dont Anne fait preuve auprès des autres personnages est encore évidente avec Paule, d'autant plus qu'elle démontre sa connaissance de la psychanalyse. Anne se dévoile elle-même beaucoup à travers Paule, même si elle ne s'en rend pas toujours compte. En incitant Paule à prendre la responsabilité de sa propre vie, Anne révèle ses tendances existentialistes, mais ses conseils sont inefficaces. Anne

reconnaît que l'amour enhavit toute la vie de Paule, comme celle-ci le dit elle-même :

« L'amour est toute ma vie et tu veux qu'il soit seulement une chose dans ta vie » (MI 138), ce qui est un écho explicite du poème de Byron cité dans *Le Deuxième sexe* :

« Byron a dit justement que l'amour n'est dans la vie de l'homme qu'une occupation, tandis qu'il est la vie même de la femme » (DSII 546).¹¹

Sans cet amour, Paule ne sait pas comment agir. Anne veut lui donner des outils pour qu'elle puisse réagir parce qu'elle « était en train de devenir folle » (MII 205). Elle conseille à Paule de recommencer à chanter, et elle dit à Henri : « Il me semble que ça serait bien pour elle. Vous devriez l'encourager » (MI 26). Paule aurait un autre projet que seulement son amour car, selon Anne :

Paule est capable de rester enfermée pendant des heures et des semaines sans rien faire, sans voir personne et de ne pas s'ennuyer ; elle réussit encore à ne pas s'avouer qu'Henri ne l'aime plus du tout ; mais un de ces jours la vérité finira par éclater, et alors, qu'arrivera-t-il ? Qu'est-ce qu'on peut bien lui conseiller ? Chanter ? Mais ça ne suffira pas à la consoler » (MI 293).

Anne ne veut pas l'accuser de parasitisme comme le fait Lucie Belhomme, mais elle reconnaît que Paule « affirmait qu'elle méprisait la gloire ; pourtant c'est au moment où le nom d'Henri avait commencé à enfler, où on avait fêté en lui un héros de la Résistance et l'espoir de la jeune littérature que Paule avait réintégré sa peau d'amoureuse » (MI 296). Mais au lieu de la condamner comme le fait le groupe de femmes mondaines qu'elle fréquente à contre-cœur, Anne tâche de la comprendre de l'intérieur : « Comment sentait-elle au juste cet amour ? Pourquoi refusait-elle de s'en évader par le travail ? Comment voyait-elle le monde autour d'elle ? » (MI 296).

¹¹ « Man's love is in man's life / A thing apart ; 'Tis woman's whole existence. »

Comme Beauvoir le dit dans *Le Deuxième sexe*, l'amoureuse risque de perdre son identité et de vivre dans l'ombre de son amant. Anne essaie de rendre Paule consciente de sa dépendance : « Tu devrais laisser Henri faire ce qui lui plaît, et t'occuper un peu de toi » (MI 299). Mais Paule ne veut pas en entendre parler : « Tu parles comme si Henri et moi nous étions deux êtres distincts » (MI 299). Anne a perdu tout espoir de la convaincre, « de quoi, d'ailleurs? Je ne savais même plus. Je lui dis tout de même : – Vous êtes distincts, la preuve c'est que tu le critiques » (MI 299). Anne sait que l'amour de Paule pour Henri l'écrase, et elle veut que Paule fasse quelque chose d'autre de sa vie : « Tu guériras [...] l'amour n'est pas tout » (MII 207). Mais Anne ne sait plus comment aider Paule, souffrant elle-même atrocement de l'absence de Lewis. Ses conseils existentialistes ne semblent pas avoir de prise sur ce manque indicible qui n'est peut-être pas même le mal d'aimer : « Peut-être y a-t-il là un genre d'expérience incommunicable » (MI 299). Est-ce le deuil de l'amour dont souffre Paule, toute transformée après la rupture? Anne décrit la naissance de la folie chez son amie :

J'eus un choc ; jamais je n'avais vu son visage sans maquillage ; elle portait une vieille jupe, un vieux pull-over gris, ses cheveux étaient tirés en arrière en un chignon ingrat ; sur la table, à laquelle elle avait ajouté des rallonges et qui s'étirait d'un mur à l'autre du studio, elle avait disposé douze assiettes et autant de verres [...] il y avait dans sa voix une passion si sombre que je regardais à la dérobée le sac qu'elle avait posé sur ses genoux et dont elle manoeuvrait nerveusement la fermeture éclair. Soudain, tout était devenu possible. Ce studio rouge, quel beau décor pour un meurtre! (MII 209)

La passion que Paule éprouvait pour la vie et qu'Anne admirait tant disparaît complètement quand Paule sort de la clinique. Quand elle était folle, du moins éprouvait-elle des émotions, pense Anne : « Paule était guérie, sans aucun doute, mais sa voix, ses gestes, ses mimiques, m'inspiraient la même gêne que les visages faussement jeunes qu'on retaille dans de vieilles chairs ; elle jouerait probablement jusqu'à sa mort le rôle d'un femme normale » (MII 351).

Anne est la seule personne qui analyse Paule du point de vue existentialiste, car elle est très consciente de l'inauthenticité de son amour et de sa 'guérison'. Paule réduit ses problèmes à l'explication simpliste fournie par le docteur Mardrus, et elle adopte le rôle inauthentique prescrit par la psychanalyse. Et pourtant, Paule reconnaît la fadeur d'un monde dépourvu de signification quand elle dit : « 'Tu ne peux pas imaginer comme le monde était riche, en ce temps-là ; la moindre chose avait dix mille facettes. Je me serais interrogée sur le rouge de ta jupe ; tiens, ce clochard, je l'aurais pris pour vingt personnes à la fois.' Il y avait une espèce de nostalgie dans sa voix » (MII 350).

Paule aurait pu donner un sens à sa vie en choisissant un projet sérieux et en faisant le travail nécessaire pour l'accomplir. Elle décide d'écrire, mais comme l'écrivain vaniteux dénoncé dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, elle préfère l'idée d'écrire plus que le difficile cheminement qu'implique la littérature, tels les écrivains mondains et les 'pseudo-intellectuels' du salon de Claudie : « Ça ne les amusait pas d'écrire; ça ne les intéressait pas de penser [...] Leur seul souci, c'était le personnage qu'ils se fabriquaient et la réussite de leur carrière » (MI 450). Paule leur fait écho en affirmant qu'elle veut devenir célèbre et qu'elle désire la gloire (MII 350). Anne a le coeur serré en voyant la transformation de son amie en un zombi insensible qui couche avec tout le monde. Il n'y

a pas de doute pour Anne que Paule n'est pas guérie. Comme un robot, elle dit ce qu'il faut dire, mais « elle avait débité ces derniers mots d'un ton solennel, comme si elle avait été en train de prononcer des vœux » (MII 350).

Grâce à Anne, on voit comment la vie de Paule manque de liberté, ou mieux, comment elle emploie sa liberté négativement, comme Nadine qui couche avec n'importe qui au début du roman. Paule n'a pas compris comment assumer sa liberté et donner un sens à sa vie. Anne lui conseille de faire des projets utiles, comme de recommencer à chanter au lieu de se perdre dans l'amour. Anne sait qu'on se transcende seulement en choisissant librement des projets qui dévoilent le monde tout en bénéficiant les autres. Anne voit que Paule est sur la bonne voie parce qu'elle veut aider et encourager Henri à continuer ses projets. Mais Paule tombe dans le piège du dévouement, tel que Beauvoir le décrit dans *Pyrrhus et Cinéas* :

Supposons qu'autrui ait besoin de moi ; supposons que son existence possède une valeur absolue : me voilà justifié d'être puisque je suis pour un être dont l'existence est justifiée. Je suis délivré du risque, de l'angoisse ; en posant devant moi une fin absolue j'ai abdiqué ma liberté ; aucune question ne se pose plus ; je ne veux être qu'une réponse à cet appel qui m'exige. [...] Beaucoup d'hommes, des femmes plus encore, souhaitent un tel repos (PC 264).

Paule ne comprend pas la liberté parce qu'elle est en train de se concentrer sur la liberté d'Henri. Anne essaie de mettre Paule en face des exigences de la liberté, mais elle a bien du mal à le faire dans sa propre vie. Ironiquement, c'est Paule 'la folle' qui retourne les conseils d'Anne sur elle, comme le reflet d'un miroir déformateur :

‘Tu as beaucoup de complexes, dit Paule d'un ton méditatif. [...] Tu n'admettras jamais qu'ils te gênent : ça fait partie précisément de tes complexes. Ta dépendance à l'égard de Robert : ça vient d'un complexe [...] Il n'y a rien de plus pernicieux que de vivre à l'ombre d'une gloire, dit-elle, on s'étiole. Il faut que toi aussi tu te trouves toi-même (MII 354-355).

Anne est parfaitement consciente du fait qu'elle dépend de Robert, mais elle prétend que cela ne la gêne pas. Si Anne est si lucide par rapport aux autres, pourquoi a-t-elle tant de mal à voir dans son propre cœur ?

Anne Dubreuilh

Selon Muriel Olmeta-Seigneur, Anne est « un personnage récepteur, [...] le centre ordonnateur du tout qui permet les relations entre les différents personnages du roman » (Olmeta-Seigneur 33). De nombreux critiques ont tenté d'expliquer la très grande complexité de ce personnage, le plus souvent du point de vue féministe. D'après les théories exprimées dans *Le Deuxième sexe*, Anne s'approche le plus de la femme libérée. Selon Beauvoir : « L'amour tient moins de place dans la vie féminine qu'on ne l'a souvent prétendu. Mari, enfants, foyer, plaisirs, mondanités, vanité, sexualité, carrière sont beaucoup plus importants » (MII 542). Anne a une carrière comme psychanalyste car « c'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle, c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète » (DSII 587). Elle éprouve de la passion amoureuse pour Lewis et au début de sa relation avec Robert : « La femme n'est un individu complet, et l'égale du mâle, que si elle est aussi un être sexué » (DSII 591). Anne a accès au monde masculin, car elle est une intellectuelle de gauche :

« Il faut que la femme ait accès au monde masculin comme le mâle au monde féminin, qu'elle ait accès à *l'autre* » (DSII 592). La question de la représentation du mariage par les deux sexes est également très importante :

Le mariage s'est toujours présenté de manière radicalement différente pour l'homme et pour la femme. Les deux sexes sont nécessaires l'un à l'autre, mais cette nécessité n'a jamais engendré entre eux de réciprocité ; jamais les femmes n'ont constitué une caste établissant avec la caste mâle sur un pied d'égalité des échanges et des contrats. Socialement l'homme est un individu autonome et complet ; il est envisagé avant tout comme producteur et son existence est justifiée par le travail qu'il fournit à la collectivité [...] (DSII 220).

Anne est déjà très émancipée car elle n'a jamais pensé que seuls les hommes avaient droit à l'autonomie sociale et personnelle. Anne est invitée en Amérique grâce à son travail, pas à cause du prestige social de Robert. Si Anne remplit toutes les conditions de l'émancipation telles qu'elles sont définies dans *Le Deuxième sexe*, pourquoi est-elle encore en train de chercher autre chose ? Pourquoi cette femme qui semble tout avoir est-elle déprimée au point de vouloir supprimer sa vie ?

Il serait trop facile de dire que ce qui manque dans la vie d'Anne est l'amour-passion car à plusieurs reprises, elle dit que « l'amour n'est pas tout » (MII 207). Par contre, « cet amour qui n'était pas tout » donne quand même un sens à sa vie, car sans lui, « je ne serais plus rien », affirme-t-elle (MII 246). Dès fois, Anne semble savoir qu'elle cherche quelque chose d'autre dans la vie. Son attitude négative « n'est pas à cause de Lewis » (MII 493), parce que, dit-elle : « je n'aurais pu ni me faire une existence personnelle ni me mêler à ce grand pays qui ne serait jamais le mien ; je n'aurais été

qu'une amoureuse serrée contre celui qu'elle aime. Je ne me sentais guère capable de vivre exclusivement pour l'amour » (MII 358).

Selon Carolle Gagnon, « Anne, femme indépendante, s'est mutée en femme amoureuse » (108). Ce n'est pas tout à fait ce qui arrive. Dans *Le Deuxième sexe* Beauvoir dit que le tort de la femme amoureuse, c'est de « se perdre corps et âme en celui qu'on lui désigne comme l'absolu, comme l'essentiel » (DSII 540). Elle précise :

[La femme amoureuse] se donne tout entière à lui : mais il faut qu'il soit tout entier disponible à recevoir dignement ce don. Elle lui dédie tous ses instants : il faut qu'à chaque instant il soit présent ; elle ne veut vivre que par lui : mais elle veut vivre ; il doit se consacrer à la faire vivre » (DSII 554).

Anne ne se donne *pas* tout entière à ses hommes : elle souffre de leur absence, mais elle cherche à combler un autre genre de lacune dans sa vie. « On croit que c'est l'amour qui donne au monde tout son éclat : mais aussi le monde gonfle l'amour de ses richesses. L'amour était mort et voilà que la terre était encore là, intacte, avec ses chants secrets, ses odeurs, sa tendresse » (MII 419). Anne peut même être très féministe par moments, par exemple quand elle explique le conditionnement social imposé aux enfants : « Pour acquérir la dignité d'adulte, il faut qu'un mâle sache tuer, faire souffrir, se faire souffrir. On accable les filles d'interdits, les garçons d'exigences, ce sont deux espèces de brimades également néfastes » (MII 104). Quand Louis Volange insulte Marie-Ange Bizet, Anne n'a pas peur de l'attaquer : « Et le droit d'emmerder le monde, où le prenez-vous? dit Anne. Regardez-moi ce type qui se prend pour Nietzsche parce qu'il engueule une femme! » (MII 126).

Bien que le féminisme offre des aperçus importants sur la condition féminine, Beauvoir n'a jamais tenté d'offrir une analyse complète de l'Être dans *Le Deuxième sexe*. De la même façon, la psychanalyse a ouvert des pistes importantes, mais elle n'explique pas tout. Anne est très consciente des limites de sa discipline, en particulier de son réductionnisme. Anne est désillusionnée par la psychanalyse, car elle se sent impuissante devant ses malades : « J'en étais même si attristée que je me dégoûtais de plus en plus de mon métier; souvent j'avais envie de dire à mes malades : 'N'essayez donc pas de guérir, on guérit toujours assez' » (MII 375). En plus, la psychanalyse prétend avoir guéri Paule, quand elle n'a fait que la mutiler :

Oui, pour délivrer Paule il fallait ruiner son amour jusque dans le passé ; mais je pensais à ces microbes qu'on ne peut exterminer qu'en détruisant l'organisme qu'ils dévorent. Henri était mort pour Paule, mais elle était morte elle aussi ; je ne connaissais pas cette grosse femme au visage mouillé de sueur, aux yeux bovins, qui lampait du whisky à côté de moi (MII 353).

Cette méthode exige que les gens 'guéris' oublient ce qui a fait leur malheur. En plus, la psychanalyse ne rend pas compte de la complexité de l'être : « Cependant, je parlais d'une voix impersonnelle qui était la voix de la raison, de la santé. Leur vraie vie était ailleurs : la mienne aussi » (MI 106).

Anne rejette tout système d'explication réductionniste – la psychanalyse, la religion et la politique. Bien qu'elles offrent une interprétation partielle de l'existence, ces disciplines ne peuvent pas se substituer à la définition que l'individu donne à sa propre existence. C'est ainsi qu'Anne, psychanalyste elle-même, trouve insuffisante l'explication psychanalytique de son propre cas :

J'ai dû me faire analyser ; on m'a trouvé un complexe d'Oedipe assez prononcé qui explique mon mariage avec un homme de vingt ans plus âgé que moi, une nette agressivité par rapport à ma mère, quelques tendances homosexuelles qui se sont convenablement liquidées » (MI 48).

Cette analyse n'explique rien, pense-t-elle, n'offrant que des mots vides qui négligent l'existence profonde de l'individu. La psychanalyse blâme les problèmes d'Anne sur la religion :

Je dois à mon éducation catholique un sur-moi fortement développé : c'est là la raison de mon puritanisme et de la déficience de mon narcissisme. L'ambivalence des sentiments que je porte à ma fille provient de mon inimitié à l'égard de ma mère, de mon indifférence envers moi-même. Mon histoire est des plus classiques, elle s'est très docilement pliée aux cadres prévus.

Mais à son tour, la religion blâme les troubles émotifs et spirituels d'Anne sur son athéisme : « Aux yeux des catholiques mon cas est aussi fort banal : j'ai cessé de croire en Dieu lorsque j'ai découvert les tentations de la sensualité ; mon mariage avec un incroyant a achevé de me perdre » (MI 48-49). Quant à la politique, elle place Anne dans un camp très net : « socialement, nous sommes Robert et moi des intellectuels de gauche » (MI 49). Mais Anne constate l'insuffisance de toutes ces explications : « Rien de tout cela n'est tout à fait inexact. Me voilà donc clairement cataloguée et acceptant de l'être, adaptée à mon mari, à mon métier, à la vie, à la mort, au monde, à ses horreurs. C'est moi, tout juste moi, c'est-à-dire personne » (MI 49).

Toutes ces étiquettes tentent de la définir, en vain, selon elle. Ni la politique, ni la religion, ni même la psychanalyse ne réussissent à l'expliquer d'une façon satisfaisante. Elle se demande alors si 'être personne' n'est pas une *bonne* chose :

Je les regardais aller et venir à travers le studio eux tous qui avaient des noms, et je ne les enviais pas. Robert, soit, il était prédestiné ; mais les autres, comment osent-ils? Comment peut-on être assez arrogant ou assez étourdi pour se jeter en pâture à une meute d'inconnus? Leurs noms se salissent dans des milliers de bouches ; les curieux crochètent leur pensée, leur cœur, leur vie : si j'étais livrée moi aussi à la cupidité de tous ces chiffonniers, je finirais par me prendre pour un monceau d'ordures. Je me félicitais de n'être pas quelqu'un (MI 49).

Anne ne veut pas qualifier son mal de « dépression » à la fin du roman parce que cela ne serait qu'une étiquette vide de toute signification. Elle ne veut pas s'enliser dans les mêmes systèmes qui l'ont déjà desillusionnée : « L'évidence qui me cloue sur ce lit, je l'expliquerai par la dépression. Non! J'ai assez renié, assez oublié, assez fui, assez menti ; une fois, une seule fois et à jamais, je veux faire triompher la vérité » (MII 498). Si elle donne un nom à son mal, elle va se perdre, et elle n'aura pas une existence authentique ; or, se mentir à soi-même, c'est la mauvaise foi.

Anne se sent perdue parce qu'elle ne sait pas comment vivre si personne ne semble avoir besoin d'elle : « Robert a été heureux avec moi comme il l'aurait été avec une autre ou seul. Donne-lui du papier, du temps, il ne lui manque rien » (MII 495). Quant à Nadine, Anne sait qu'elle aime Henri : « Je ne compte plus pour elle » (MII 495). Même Lewis peut désormais se passer d'elle : « Lewis avait besoin de moi ; j'ai pensé : 'Il est trop tard pour commencer, trop tard pour recommencer', je me suis donné des

raisons, toutes les raisons m'ont quittée ; il n'a plus besoin de moi » (MII 495). Ses clients n'ont pas besoin d'elle, du moins le pense-t-elle, ne pouvant plus plus les guérir comme elle le voudrait. Personne ne l'appelle. Ses relations ne seront pas réciproques ou authentiques si elle est convaincue que les autres n'ont pas besoin d'elle. Afin de surmonter son malaise, Anne doit se présenter comme l'instrument ou l'obstacle que d'autres peuvent dépasser.

Anne aurait besoin d'une philosophie qui tienne compte de tous les aspects de la vie à la fois et qui refuse de balayer sous le tapis les difficiles paradoxes de la vie. Les schémas réductionnistes l'exaspèrent parce que leurs grilles d'interprétation n'offrent que des étiquettes banales qui ne saisissent pas l'existence dans toute sa plénitude. Elle aurait besoin d'une philosophie qui n'offre pas seulement des réponses faciles. La psychanalyse, par exemple, n'atteint pas l'être et l'empêche d'avoir de véritables rapports avec les autres :

Je regardais les gens avec des yeux de médecin et ça me rendait difficile d'avoir avec eux des rapports humains. La colère, la rancune, j'en suis rarement capable ; et les bons sentiments qu'on me porte ne me touchent guère : c'est mon métier d'en susciter. Je dois subir avec indifférence les conséquences des transferts que j'opère, et les liquider au moment voulu ; même dans ma vie privée, je garde cette attitude. Le sujet atteint, je diagnostique aussitôt ses troubles infantiles, je me vois telle que j'apparais dans ses fantasmes : mère, grand-mère, soeur, enfant, idole. Je n'aime pas beaucoup les sorcelleries auxquelles on se livre sur mon image, mais il faut bien que je m'y résigne. Et je suppose que si jamais un individu normal avait le caprice de s'attacher à moi, je me demanderais aussitôt : qui donc voit-il en

moi? Quels désirs frustrés cherche-t-il à assouvir? Et je serais incapable du moindre élan (MI 313).

Elle comprend la théorie du *transfert*, mais entre elle et ses clients, il n'y a aucune *réciprocité*. Anne aide les gens à assumer leur liberté, mais elle n'est pas assez consciente de son propre besoin de réciprocité, comme l'affirme Carolle Gagnon : « Anne se préoccupe passionnément de ses relations avec les autres » (Gagnon 110). Pourquoi Anne a-t-elle tant de mal à se connaître elle-même?

Une manière très répandue de représenter l'introspection dans la littérature est par la métaphore des miroirs.¹² Beauvoir affirme que se connaître soi-même est une tâche presque impossible : « J'ai beau me regarder dans une glace, me raconter mon propre histoire, je me saisis jamais comme un objet plein, j'éprouve en moi ce vide qui est moi-même, j'éprouve que je ne *suis pas* » (PC 261). Anne remarque chez Paule que « tous les miroirs étaient brisés et la moquette, jonchée d'esquilles de verres » (MII 216). Paule refuse de s'examiner honnêtement, et c'est pourquoi elle casse tous les miroirs dans son appartement : c'est le refus de l'introspection. Au contraire, Anne est toujours consciente des miroirs et des glaces qui l'entourent. Chaque fois qu'Anne remarque une glace, elle s'examine soigneusement et essaie de saisir son essence. Grâce à l'image reflétée dans le miroir, Anne comprend qu'elle joue un rôle social, mais que sa véritable identité est déguisée : son inauthenticité est dévoilée par la glace.

Quand Anne est avec Lewis pour la première fois, elle se regarde dans la glace et elle constate qu'elle est en train de jouer un rôle parce que l'amour ne va pas rester dans sa vie :

¹² Par exemple, dans *La Vagabonde* de Colette, Renée Néré se regarde dans la glace et la 'conseillère maquillée' l'oblige à affronter les grandes questions dans sa vie.

Il y avait une grande glace à côté de la porte et ensemble nous avons souri à notre reflet. Ma tête arrivait juste à la hauteur de son épaule, nous avions l'air heureux et jeunes, et je dis gaiement : « Quel beau couple! » Et puis mon coeur se serra : non nous n'étions pas un couple ; nous n'en serions jamais un. Nous aurions pu nous aimer, j'en étais sûre : en quel point du monde, en quel temps? En tout cas nulle part sur terre, en aucun point de l'avenir (MII 42).

Au cours d'un autre voyage, elle se regarde dans le miroir et son image lui révèle une femme vêtue pour jouer un rôle très troublant :

J'ai regardé dans la glace la femme que ce soir Lewis allait prendre dans ses bras. Il décoifferait ces cheveux, j'arracherais sous ses baisers la blouse taillée dans un huipil indien ; j'y attachai la rose qui serait tout à l'heure piétinée, je touchai ma nuque avec le parfum que m'avait donné Paule : j'avais vaguement l'impression de préparer pour un sacrifice une victime qui n'était pas moi [...] (MII 378-379).

Et quand Lewis ne l'aime plus et qu'ils font semblant d'être un couple heureux, Anne se regarde de nouveau dans la glace pour constater son inauthenticité :

Personne ne parlait ma langue, moi-même je l'avais oubliée ; j'avais perdu tous mes souvenirs, et jusqu'à mon image : il n'y avait pas un miroir chez Lewis qui fût à hauteur de mes yeux, je me maquillais à l'aveuglette dans une glace de poche ; c'est à peine si je me rappelais qui j'étais, et je me demandais si Paris existait encore (MII 399).

Quand Anne rentre à Paris, elle cherche dans un miroir l'assurance que rien n'a changé, mais au fond, elle sait que cette femme n'est qu'une « belle image » :

Je m'arrêtai devant une glace ; c'était la première fois depuis bien des semaines que je me regardais en pied ; je m'étais coiffée et maquillée en citadine, j'avais exhumé ma blouse en tissu indien ; ses couleurs étaient aussi précieuses qu'à Chichicastenango, je n'avais pas vieilli, je n'étais pas défigurée ; ça ne m'était pas désagréable de retrouver mon image (MII 419).

Mais Anne n'est que trop consciente de la vérité, révélée par un autre genre de miroir :

Les miroirs de verre sont trop indulgents : c'était ça le vrai miroir, le visage de ces femmes de mon âge, cette peau molle, ces traits brouillés, cette bouche qui s'effondre, ces corps qu'on devine curieusement bosselés sous leurs sangles. 'Ce sont de vieilles peaux, pensais-je et j'ai leur âge' (MII 371).

Un diplôme en psychanalyse n'aide pas Anne à mieux se comprendre, et elle a le grand mérite de parler honnêtement de sa confusion : « Il n'y a pas de vérité! [...] Notre vie est là, lourde comme une pierre, et elle a un revers que nous ne connaissons pas; c'est effrayant » (MI 346). Il n'y a pas de « salut préfabriqué », dit-elle (MI 76), faisant écho à ce que Beauvoir dit dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : « Le dévoilement implique une perpétuelle tension pour [...] s'affirmer comme liberté » (PMA 31). Le trouble profond dont souffre Anne est la prise de conscience que « le sens de la vie n'est jamais fixé » (PMA 160). Ce qu'elle découvre, c'est l'ambiguïté de la vie, « la noirceur du blanc, la blancheur du noir » (MI 370).

Ainsi, Anne est en train de : « saisir l'essence au coeur de l'existence » (LM 100).

C'est par son analyse des autres qu'elle a le pouvoir de dévoiler sa compréhension de ceux qui l'entourent. Beauvoir nous dévoile Anne et « son caractère subjectif, singulier, dramatique et aussi son ambiguïté [...] Il faut tenter de la présenter dans son intégrité,

telle qu'elle se dévoile dans la relation vivante qui est action et sentiment avant de se faire pensée » (LM 100-101). Le mystère d'Anne, c'est qu'elle est la seule à comprendre en profondeur l'ambiguïté de la vie et la mort : « Ça, c'est vrai ; trop de choses sont vraies ; ça m'affole, toutes ces vérités qui se battent entre elles » (MII 70).

Grande observatrice du coeur humain, Anne est assez honnête pour reconnaître le mystère et l'indicible en elle-même. Ce qu'elle cherche avant tout chez elle et chez les autres, c'est l'authenticité, car les autres choses dans sa vie ne valent rien si elles ne sont pas authentiques. Le vide et la mort la harcèlent constamment parce qu'elle veut faire face à la vérité dans la vie. Est-ce un signe de la dépression ou la première condition de l'authenticité? La toute première phrase de *Pour une morale de l'ambiguïté* est une citation de Montaigne : « 'Le continuel ouvrage de notre vie, c'est bâtir la mort' » (PMA 11). Comme Beauvoir, Anne cherche ce qu'elle appelle 'la vérité des vivants' : « Si les choses me touchaient, je me sentirais vivante, je ne souhaiterais pas cesser de l'être » (MII 493). Anne n'est pas 'obsédée' par la mort comme le prétendent beaucoup de critiques ; il s'agit plutôt d'une lucide acceptation de l'aspect le plus important de la condition humaine : « Je jouais avec l'idée de mort : avec l'idée seulement ; j'étais encore de ce monde » (MII 495). Selon Beauvoir, il faut faire face à 'la vérité de la vie et de la mort' : « Puisque nous ne réussissons pas à la fuir, essayons donc de regarder en face la vérité. Essayons d'assumer notre fondamentale ambiguïté. C'est dans la connaissance des conditions authentiques de notre vie qu'il nous faut puiser la force de vivre et des raisons d'agir » (PMA 14).

Anne doit assumer l'ambiguïté de sa vie pour continuer à vivre dans l'authenticité: « C'est parce que la condition de l'homme est ambiguë qu'à travers l'échec

et le scandale il cherche à sauver son existence. Ainsi, dire que l'action doit être vécue dans sa vérité, c'est-à-dire dans la conscience des antinomies qu'elle comporte, cela ne signifie pas qu'on doive y renoncer » (PMA160). Anne aime la pièce d'Henri plus que les autres textes dans le roman parce qu'elle est « vécue dans sa vérité » (PMA 160) et qu'elle n'oublie pas l'importance du passé. La pièce d'Henri incarne l'idéal de Beauvoir, et constitue une mise en abyme du roman lui-même : la littérature vécue et engagée. Selon Jane Heath, « Truth is the recognition of death for Anne » (Heath 100). C'est exactement ce qu'on a besoin de faire pour assumer notre ambiguïté : faire face à la vérité de notre condition. C'est pourquoi la littérature est si importante pour Anne : « Writing is a means of transcending death » (Heath 103). Si on est capable de faire face à la mort, on peut assumer l'ambiguïté de la vie.

Anne est consciente de ce que Beauvoir explique dans *Pour une morale de l'ambiguïté* :

[L'art] se cherche à travers les siècles et ne s'achève jamais ; un tableau où seraient résolus tous les problèmes picturaux est proprement inconcevable ; mais c'est ce mouvement vers sa propre réalité [...] La transcendance humaine doit faire face au même problème : il lui faut se fonder, quoiqu'il lui soit interdit de jamais s'accomplir (PMA 161).

Il est facile de constater ce même 'inaccomplissement' chez Anne, car en cherchant son identité, elle reconnaît qu'elle est passée par plusieurs étapes :

Assez! Chaque souvenir réveille une agonie. Que de morts je porte en moi! Morte la petite fille qui croyait au paradis, morte la jeune fille qui pensait immortels les livres, les idées et l'homme qu'elle aimait, morte la jeune femme qui se promenait

comblée dans un monde promis au bonheur, morte l'amoureuse qui se réveillait en riant dans les bras de Lewis. Elles sont aussi mortes que Diégo et que l'amour de Lewis ; elles non plus, elles n'ont pas de tombe (MII 497).

Mais si difficile que soit cette quête de la transcendance, la souffrance va l'aider à se comprendre. Il est difficile de justifier son existence, mais « en tout cas la transcendance humaine doit [...] se fonder, quoiqu'il lui soit interdit de jamais s'accomplir » (PMA 161). Si Anne veut que son existence soit authentique, il faut qu'elle : « enveloppe [sa] négativité » (PMA 165) et qu'elle agisse dans le doute et dans le risque. C'est à travers cette quête morale qu'elle va continuer à trouver sa vraie existence.

Beaucoup plus dangereuse que la crise de Robert et même celle d'Henri, celle d'Anne est profondément philosophique, car elle cherche à justifier son existence malgré une désillusion qui risque de l'emporter. Car comme le dit Beauvoir : « L'existentialisme ne propose pas au lecteur les consolations d'une évasion abstraite : l'existentialisme ne propose aucune évasion. C'est au contraire dans la vérité de la vie que sa morale s'éprouve et elle apparaît alors comme la seule proposition de salut qu'on puisse adresser aux hommes » (PMA 196). Plus que tout autre personnage dans *Les Mandarins*, Anne ne cherche pas la consolation mais la vérité.

CONCLUSION

Douloureusement consciente de l'ambiguïté de la vie, Anne est peut-être le personnage le plus authentique du roman, et c'est peut-être pour cela qu'elle a la tâche de trouver un titre pour le nouveau journal mis sur pied par Robert. Elle se demande : « Est-ce que je n'ai pas d'idée pour un titre? Aucun de ceux auxquels on a pensé jusqu'ici ne convient. Je cherche un titre. » (MII 501). Anne cherche aussi un titre pour sa propre vie. Elle en a eu beaucoup jusqu'à ici – la fille pieuse, l'étudiante, l'épouse de Robert, l'intellectuelle de gauche, la mère de Nadine, l'amante de Lewis, la psychanalyste, l'amie de Paule et d'Henri. On a de l'espoir pour son nouveau 'titre' parce qu'elle veut se jeter dans le monde. Elle dit : « J'ai sauté à pieds joints dans la vie » (MII 500). C'est ce qu'elle doit faire dans sa vie pour essayer de devenir transcendante. Elle a dépassé un chapitre pénible de sa vie, et elle est prête à commencer une nouvelle étape, cette fois, on l'espère, plus positive. Anne veut que son existence soit justifiée, sinon elle ne pourra pas vivre. Les conditions créées par la société ne la satisfont pas.

Anne attend un appel d'autrui à la fin du roman. Elle ne se suicide pas parce qu'elle pense aux personnes dans sa vie : « Je n'ai pas le droit [...] Je ne peux pas leur infliger mon cadavre et tout ce qui s'en suivra dans leurs coeurs à eux [...] » (MII 499). Cet appel qu'elle cherche va seulement venir si elle se jette dans un projet destiné à autrui. Comme on l'a vu, les autres sont nécessaires à notre transcendance : « On *fait* d'autrui un prochain en se faisant son prochain par un acte » (PC 211). Si on ne cultive pas nos rapports avec notre prochain, notre projet va se perdre et sera inutile. Toute relation a la possibilité de fleurir ou de mourir. Je dois créer mon lien avec les autres, et

s'il n'y a pas de réciprocité entre nous, la transcendance n'est pas possible. On court le danger de se perdre si on se coupe d'autrui, si les autres nous oppriment, ou si on se dévoue trop à autrui. Il faut trouver un équilibre qui corresponde à l'ambiguïté de la vie, c'est-à-dire où les aspects contradictoires de la vie sont en pleine vue et non pas masqués. Anne a besoin de bonnes relations pour que sa vie soit satisfaisante. Il est important de remarquer que lorsque l'appel arrive, on a la responsabilité de « répondre à l'appel des autres. C'est le seul chemin qui mène au bonheur » (Gagnon 110).

Dans le premier chapitre, j'ai essayé de voir si les premiers textes philosophiques de Beauvoir pouvaient dévoiler la complexité de la relation des personnages – Lewis Brogan, Robert Dubreilh, Henri Perron, Nadine Dubreilh et Paule Mareuil – en face de leur liberté et élucider leurs relations avec autrui. Ce qui m'intéressait en particulier était leur relation avec Anne, leur rapport avec la liberté individuelle et ses effets sur autrui. Ensuite, dans le deuxième chapitre, j'ai analysé les personnages du point de vue d'Anne parce que c'est à travers les autres personnages qu'Anne se dévoile. C'est aussi dans ce chapitre qu'on voit qu'Anne rejette les institutions créées par la société, et en particulier, la psychanalyse, la politique et la religion, c'est-à-dire toutes les grilles d'interprétation limitées par leur refus de reconnaître l'ambiguïté de la condition humaine.

Plusieurs critiques pensent qu'Anne souffre d'une dépression sérieuse puisqu'à la fin du roman, elle s'est presque suicidée. Mais, ce n'est pas tout à fait vrai. Beauvoir dit qu'atteindre la transcendance n'est jamais facile, et qu'on doit souvent traverser des épisodes d'angoisse ou de souffrance. C'est exactement le cas d'Anne. Elle refuse d'appeler son mal d'être une 'dépression' parce qu'elle est en train de traverser une période d'angoisse existentielle. Elle essaie de justifier sa vie par l'authenticité et elle est

désillusionnée par tout ce qu'elle voit dans sa vie. Une crise existentielle est très différente d'une dépression. C'est par la crise existentielle qu'on peut parvenir à assumer notre ambiguïté : « En fait tout homme qui a eu de vraies amours, de vraies révoltes, de vrais désirs, de vraies volontés, sait bien qu'il n'a besoin d'aucune garantie étrangère pour être sûr de ses buts ; leur certitude vient de son propre élan » (PMA 197). Il est important de remarquer que « ce n'est pas seulement le langage comme *logos* ou raison qui rappelle Anne à la vie. Le langage est aussi lié à l'appel et à la joie. Il est associé à la liberté » (Gagnon 109).

Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir dit : « Il y a un lien concret entre liberté et existence ; vouloir l'homme libre, c'est vouloir qu'il y *ait* de l'être ; c'est le dévoilement de l'être dans la joie de l'existence ; pour que l'idée de libération ait un sens concret il faut que la joie d'exister soit affirmée en chacun à chaque instant » (PMA 168). Anne doit continuer à cultiver son jardin si elle veut fonder son existence. Autrement dit, c'est quand on se rend compte que « si nous n'aimons pas la vie pour notre propre compte et à travers autrui, il est vain de chercher d'aucune manière à la justifier » (PMA 168). À la toute fin du roman, on espère qu'Anne sera heureuse dans l'avenir. C'est sa dernière phrase du roman qui nous mène à penser qu'elle va reprendre le goût de la vie : « Puisque mon cœur continue à battre, il faudra bien qu'il batte pour quelque chose, pour quelqu'un [...] Qui sait? Peut-être un jour serais-je de nouveau heureuse. Qui sait? » (MII 501). Elle a compris ce que dit Beauvoir dans *Pyrrhus et Cinéas* :

Jouir d'un bien, c'est en user, c'est se jeter avec lui vers l'avenir. Jouir de soleil, de l'ombre, c'est en éprouver la présence comme un lent enrichissement ; dans

mon corps détendu je sens mes forces renaître : je me repose pour repartir ; en

même temps que le chemin parcouru [...] toute jouissance est projet (PC 217).

La jouissance est définie comme un projet, et « puisque l'homme est projet, son bonheur comme ses plaisirs ne peuvent être que projets » (PC 221). Tout le long du roman, Anne cherche à donner un *sens* à sa vie : « Je comprends que Lambert s'ennuyât dans cette paix qui nous rendait à nos vies sans nous rendre nos raisons de vivre » (MI 112). Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir écrit : « L'homme ne peut trouver que dans l'existence des autres hommes une justification de sa propre existence. Or il a besoin d'une telle justification, il ne peut y échapper » (PMA 91). Anne essaie de trouver le sens de sa vie (transcendance) qui est toujours relié à autrui (réciprocité).

Narratrice de la moitié des *Mandarins*, Anne n'en est pas moins le centre et le cœur. À la fois participante et commentatrice, elle ajoute une toute autre dimension au roman en analysant les autres selon la perspective existentialiste de Beauvoir. Elle dénonce, démystifie, nuance et problématise. Ses aperçus sur les personnages sont profonds et perspicaces. Elle rend vivantes les idées exprimées dans *Pour une morale de l'ambiguïté* et de *Pyrrhus et Cinéas*, les transformant en expérience *vécue*. Elle incarne alors l'esprit même d'une morale de l'ambiguïté, car grâce à elle, nous comprenons mieux que le sens de la vie n'est jamais fixé une fois pour toutes : « On ne peut assigner aucune dimension au jardin où Candide veut m'enfermer. Il n'est pas dessiné d'avance; c'est moi qui en choisis l'emplacement et les limites » (PC 214). Pour le lecteur contemporain, le message d'Anne est celui de Beauvoir : « Je ne crée jamais pour autrui que des points de départ » (PC 273).

OEUVRES CONSULTÉES

Andrew, Barbara S. « Beauvoir's place in philosophical thought ». In *The Cambridge Companion to Simone de Beauvoir*. Ed. Claudia Card. Cambridge : Cambridge University Press, 2003 : 24-44.

Arp, Kristana. « Simone de Beauvoir and the Joys of Existence ». *Simone de Beauvoir Studies* 25 (2008-2009) : 38-49.

-----, *The Bonds of Freedom : Simone de Beauvoir's Existentialist Ethics*. Chicago : Open Court, 2001.

Bainbrigge, Susan. « The Case of Henri Perron : Writing and Language Crisis ». In *Simone de Beauvoir's Fiction Women and Language*. Eds. Alison T. Holland and Louise Renée. New York : Peter Lang Publishing, 2005 : 97-112.

Beauvoir, Simone de. « Mon expérience d'écrivain ». Dans *Les Écrits de Simone de Beauvoir*. Eds. Claude Francis et Fernande Gontier. Paris : Gallimard, 1979 : 439-457.

-----, *La force des choses, Tome I*. Paris : Gallimard, 1963.

-----, *La force de l'âge, Tome I*. Paris : Gallimard, 1960.

-----, *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris : Gallimard, 1958.

-----, *Les Mandarins, Tome I*. Paris : Gallimard, 1954.

-----, *Les Mandarins, Tome II*. Paris : Gallimard, 1954

-----, *Le Deuxième sexe, Tome II*. Paris : Gallimard, 1949.

-----, « Littérature et métaphysique ». Dans *L'Existentialisme et la sagesse des nations*. Paris : Nagel, 1948.

-----, *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris : Gallimard, 1947.

-----, *Pyrrhus et Cinéas*. Paris : Gallimard, 1944.

Bergoffen, Debra B. « Between the Ethical and the Political : The Difference of Ambiguity ». In *The Existential Phenomenology of Simone de Beauvoir*. Ed. Wendy O'Brien and Lester Embree. Dordrecht : Kluwer Academic Publishers, 2001 : 187-203.

Busch, Thomas W. « Simone de Beauvoir in Achieving Subjectivity ». In *The Contradictions of Freedom : Philosophical Essays on Simone de Beauvoir's 'The Mandarins'*. Eds. Sally J. Scholz and Shannon M. Mussett. New York : State University of New York Press, 2005 : 47-66.

Fallaize, Elizabeth. « *The Mandarins* ». In *The Novels of Simone de Beauvoir*. London and New York : Routledge, 1988 : 88-117.

Fullbrook, Edward, and Kate Fullbrook. *Simone de Beauvoir : A Critical Introduction*. Cambridge : Polity Press, 1998.

Gagnon, Carolle. « Il doit quand même y avoir un pays où on puisse vivre : les thèmes de l'espoir et de la responsabilité dans *Les Mandarins* ». *Simone de Beauvoir Studies* 16 (1999-2000) : 100-113.

Heath, Jane. *Simone de Beauvoir*. London : Harvester Wheatsheaf, 1989 : 87-118.

Holveck, Eleanore. *Simone de Beauvoir's Philosophy of Lived Experience : Literature and Metaphysics*. Lanham : Rowman & Littlefield Publishers, 2002.

Keefe, Terry. *Simone de Beauvoir*. New York : St. Martin's Press, 1998.

----- « Psychiatry in the Postwar Fiction of Simone de Beauvoir ». *Critical Essays on Simone de Beauvoir*. Ed. Elaine Marks. Boston : G. K. Hall & Co, 1987 : 131-143.

----- « *Les Mandarins* ». In *Simone de Beauvoir. A Study of Her Writings*. London : Harrap, 1983 : 181-200.

Kruks, Sonia. « Living on Rails : Freedom, Constraint, and Political Judgment in Beauvoir's 'Moral' Essays and *The Mandarins*. In *The Contradictions of Freedom Philosophical : Essays on Simone de Beauvoir's 'The Mandarins'* ». Eds. Sally J. Scholz and Shannon M. Mussett. New York : State University of New York Press, 2005, 67-86.

Le Doeuff, Michèle. *L'Étude et le rouet. Des femmes, de la philosophie, etc.* Paris : Seuil, 1989.

Mussett, Shannon M. « Personal Choice and the Seduction of the Absolute in *The Mandarins* ». *The Contradictions of Freedom : Philosophical Essays on Simone de Beauvoir's 'The Mandarins'*. Eds. Sally J. Scholz and Shannon M. Mussett. New York : State University of New York Press, 2005 : 47-66.

Olmata-Seigner, Muriel. « *Les Mandarins* ou le triomphe romanesque de l'écriture mélancolique ». *Simone de Beauvoir Studies* 22 (2005-2006) : 25-37.

Rétif, Françoise. *Simone de Beauvoir, l'autre en miroir*. Montreal : L'Harmattan, 1998.

Riboni, Josiane Leclerc, Éd. *Des 'Mandarins' aux 'Samouraïs': La fin d'un mythe*. New York : Peter Lang, 1997.

Scholz, Sally J. « Sustained Praxis : The Challenge of Solidarity in *The Mandarins* and Beyond ». *The Contradictions of Freedom : Philosophical Essays on Simone de*

- Beauvoir's *'The Mandarin's'*. Eds. Sally J. Scholz and Shannon M. Mussett. New York : State University of New York Press, 2005 : 67-86.
- Shepherd, Genevieve. « *Les Mandarins* ». In *Simone de Beauvoir's Fiction : A Psychoanalytic Rereading. Modern French Identities 19*. Ed. Peter Collier. Germany : Peter Lang, 2003 : 161-193.
- Tidd, Ursula. « Testimony, *Historicité*, and the Intellectual in Simone de Beauvoir's *The Mandarins* ». *The Contradictions of Freedom : Philosophical Essays on Simone de Beauvoir's The Mandarins*. Eds. Sally J. Scholz and Shannon M. Mussett. New York : State University of New York Press, 2005 : 87-103.
- Vintges, Karen. « The Return of Commitment ». *The Contradictions of Freedom Philosophical : Essays on Simone de Beauvoir's 'The Mandarins'*. Eds. Sally J. Scholz and Shannon M. Mussett. New York : State University of New York Press, 2005 : 105-118.
- , *Philosophy as Passion : The Thinking of Simone de Beauvoir*. Trans. Anne Lavelle. Bloomington and Indianapolis : Indiana University Press, 1996.
- Viti, Elizabeth Richardson. « A Questionable Balance : Anne Dubreuilh and the Language of Identity Crisis ». In *Simone de Beauvoir's Fiction Women and Language*. Eds. Alison T. Holland and Louise Renée. New York : Peter Lang Publishing, 2005 : 113-135.
- Wehrmann, Renne Fainas. « Simone de Beauvoir in *Les Mandarins* ». *Simone de Beauvoir Studies* 15 (1998-1999) : 105-112.
- Weiss, Gail. « Politics Is a Living Thing. The Intellectual's Dilemma in Beauvoir's *The Mandarins* ». *The Contradictions of Freedom : Philosophical Essays on Simone*

de Beauvoir's 'The Mandarins'. Eds. Sally J. Scholz and Shannon M. Mussett.

New York : State University of New York Press, 2005 : 119-134.